Master Negative Storage Number

OCI00082.16

Cousin d'Avallon

Pironiana, ou, Recueil des aventures plaisantes

A Lille

[18--?]

Reel: 82 Title: 16

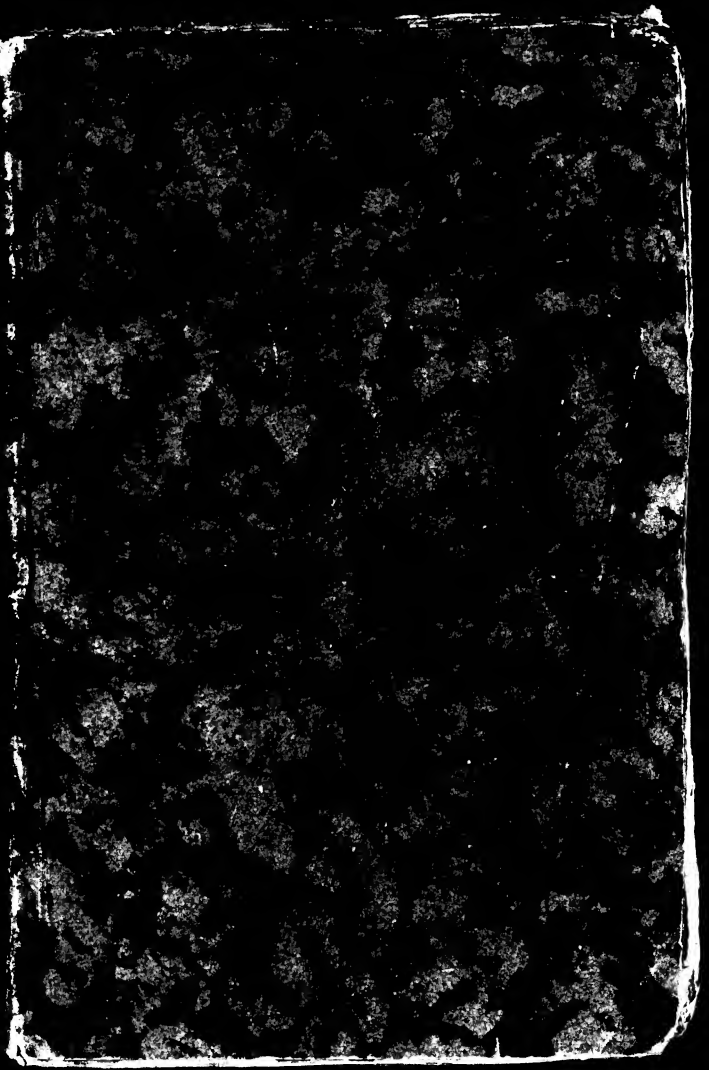
BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI82.16

Control Number: ADY-4454
OCLC Number : 30496202
Call Number : W PN970.F7 COPI1x
Author : Cousin d'Avallon, 1769-1840.
Title : Pironiana, ou, Recueil des aventures plaisantes, bons mots et saillies ingénieuses d'Alexis Piron.
Imprint : A Lille : Chez Blocquel, [18--?]
Format : 128 p. ; 11 cm.
Subject : Piron, Alexis, 1689-1773.
Subject : Chapbooks, French.
Added Entry : Piron, Alexis, 1689-1773.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/21/94
Camera Operator: AR



ALEXIS - PIRON.

PIRONIANA

OU

RECUEIL

DES

AVENTURES PLAISANTES,

Bons mots et saillies ingénieuses

D'ALEXIS PIRON,

A LILLE,

Chez BLOCQUEL, Imprimeur-Libraire.

white PN 970.F5 COP 1 X

PIRONIANA

VIE

D'ALEXIS PIRON.

ALEXIS PIRON naquit le 9 juillet 1689: il était fils d'*Aimé Piron*, apothicaire, et d'*Anne Dubois*. Son éducation fut savante, utile et sévère. Malgré la vivacité de son âge, il fit d'excellentes études. Ses parens combattirent son amour pour la poésie, qui ne pouvait s'accorder avec la médiocrité de sa fortune. Il fut donc obligé, pour condescendre à leur volonté, d'embrasser un état: il choisit celui d'avocat; et déterminé enfin à sui-

AUG 3 0 1923

vre l'étude de la jurisprudence, il partit pour Besançon, où il prit ses degrés.

De retour à Dijon il se fit recevoir avocat, bien resolu pourtant, à la première bonne cause qu'il perdrait, de renoncer à la profession. Mais au moment même où il se préparait à son début, un dérangement imprévu arrivé dans la fortune de sa famille, l'éloigna pour jamais d'un état qui suppose au moins l'honnête nécessaire. Ce revers, loin de l'affliger, ne fit que redoubler en lui l'attrait qui le portait à se consacrer aux muses. Il s'abandonna donc à l'illusion qu'il s'était faite.

Piron avait la vue très-faible et très-basse. Sans ce défaut, il aurait pu tirer un grand avantage de son écriture qui était presque aussi belle que le burin. Il fallut faire usage de cette misérable ressource. Il entra chez un financier en qualité de

second secrétaire, aux appointemens de 200 livres par an ; il suivit le financier dans une tournée. Ce financier avait le goût des lettres, et de plus des prétentions au bel esprit. La franchise de Piron lui déplut. Quelques procédés peu convenables lui firent voir qu'on était blessé de sa franchise, et qu'il était tems de se retirer. Il rentra dans le sein de sa famille, où il continua, comme auparavant, de mener tantôt une vie studieuse et solitaire, tantôt agréable et dissipée.

Quelque temps après son retour en 1715, les chevaliers de l'arquebuse de Dijon rendirent le prix d'usage, et y invitèrent les compagnies de l'arquebuse des villes voisines. Dans cette fête, la victoire favorisa les chevaliers Beaunois. La muse de Piron s'égaya sur les vainqueurs dans une ode burlesque et satirique, qui donna lieu à un déluge de cou-

plets dont on l'accabla. Piron y riposta, et mit les rieurs de son côté.

Piron, quelques années après, résolut de venir à Paris pour y tenter fortune. Il fut employé chez le chevalier de Belle-Isle, à transcrire des mémoires manuscrits, des projets de négociations, des traités, etc.

Piron demeura quelque tems chez le chevalier de Belle-Isle, travaillant beaucoup et gagnant peu. Enfin pressé par ses amis, il laissa copier à d'autres les rêveries politiques du comte de Boulainviliers, et se mit à travailler pour l'opéra comique. La première pièce qu'il donna à ce théâtre, fut *Arlequin Deucalion*: elle eut le plus grand succès, et fut cause qu'il consacra pour un tems ses travaux et ses veilles à l'opéra-comique.

La comédie des *Fils ingrats* qu'il donna en 1728, et dont il changea depuis

le titre en celui de l'*Ecole des Pères*, fut son premier essai sur la scène française; elle fut accueillie favorablement du public qui conçut les plus grandes espérances des talens de l'auteur.

En 1730 il fit paraître *Calisthène*, tragédie, qui n'eut qu'un médiocre succès. Il se vengea du jugement que le public avait porté de sa tragédie, par une pièce charmante et pleine de gaieté, intitulée *la Calotte du public.*

Une forte constitution, une santé robuste, une gaieté inaltérable, promettaient à Piron les plus longs jours; mais aussi peu fortuné qu'il l'était, comment envisager la vieillesse sans la redouter? La providence lui ménagea une ressource dans le mariage qu'il contracta à son retour de Bruxelles, où il était allé visiter J. B. Rousseau, avec Marie-Thérèse Quinandon, âgée de 53 ans, qu'il avait

connue chez la marquise de Mimeure. Cette demoiselle jouissait de 2000 livres de rentes viagères, auxquelles le généreux comte de Livri ajouta, par le contrat de mariage, 600 livres de rentes aussi viagères au profit de Piron.

Malgré les droits incontestables de Piron aux honneurs littéraires, il ne put jamais parvenir à obtenir une des places de l'académie. *Nivelle Lachaussée*, sur lequel il avait fait quelques plaisanteries, et qui s'en offensa, mit tout en œuvre pour opérer son exclusion : il y réussit. Mais s'il ne put obtenir un fauteuil à l'académie, il en fut dédommagé par une pension de mille livres que le roi lui accorda sur sa cassette, par les soins de Madame de Pompadour.

La pension de mille livres que le roi avait faite à Piron, le mit en état d'attendre d'autres graces. Il en obtint en effe

une autre de 1200 livres sur le produit du *Mercure*, pour en jouir du premier janvier 1755; elle fut portée à 2000 liv. en 1761.

Les obstacles qui l'avaient éloigné de l'académie française, n'empêchèrent point l'académie de Dijon de l'adopter: il y fut reçu en 1762.

Tous ceux qui ont vécu familièrement avec Piron, rendent justice à la beauté de son ame, à l'excellence de son cœur. Il écrivait en 1766, à M. le Goux de Gerland :

« Je voudrais voir tous ceux que j'aime « et que j'estime, ne faisant qu'un même « cercle, et moi dans le centre, les faire « rire à la ronde, dût-ce être à mes dé- « pens ; le singe n'aurait point de regret « de sa monnaie, en si belle et pleine « jouissance. »

Avec quelle effusion de cœur ne par-

lait-il pas de ces illustres et principaux bienfaiteurs. Il aimait à s'entretenir avec eux, et à leur parler de leurs bienfaits et de sa reconnaissance.

Sensible au mérite de ses rivaux, Piron ne les attaqua jamais, et l'épigramme qu'il avait toujours prête n'était que pour sa défense.

Une chûte, qu'il fit au mois de décembre 1772, hâta son dernier moment. Il mourut le jeudi 21 janvier 1773, à onze heures du soir, âgé de quatre-vingt trois ans.

RECUEIL

DES

AVENTURES PLAISANTES,

Bons mots et saillies ingénieuses

D'ALEXIS PIRON,

En 1722, les comédiens français obtinrent un arrêt qui restreignait l'entrepreneur de l'opéra comique, au seul jeu des voltigeurs et des danseurs de corde. *Francisque* en avait alors l'entreprise. Cet arrêt le ruinait. Cependant, à force de sollicitations, on lui accorda pour toute grace un seul acteur parlant sur la scène. Cette grace n'en était point une par la difficulté, l'impossibilité même de trouver, d'une part, un auteur capable de composer une pièce raisonnable en un seul monologue, et de l'autre, un acteur qui pût la jouer à lui seul.

Francisque eut en vain recours aux auteurs attachés à ce spectacle. Instruits de la défense portée par l'arrêt, ils avaient donné leurs pièces aux marionnettes.

Plus embarrassé que jamais, et ne sachant plus à qui s'adresser, Francisque se rappelle qu'on lui a parlé de Piron; il vole chez lui, se présente et lui dit : —Je suis Francisque, entrepreneur de l'opéra comique; la police me défend de faire paraître plus d'un acteur parlant sur la scène; Lesage et Fuzelier m'abandonnent; je suis ruiné, si vous ne venez à mon secours; vous êtes le seul homme qui puissiez me tirer d'affaire; tenez voilà cent écus, travaillez, et comptez que ces cent écus ne seront pas les seuls que vous recevrez... Il dit, et sans attendre de réponse, sort de la chambre, tire

la porte et s'enfuit, laissant Piron dans une surprise aisée à concevoir.

Comme l'opéra comique était la seule ressource sur laquelle Piron avait jeté les yeux, il ne balança pas à saisir l'occasion que le hasard lui présentait. Il commença par mettre à part les cent écus que Francisque lui avait laissés, ne voulant point en disposer qu'il ne fût certain de les avoir gagnés. Ensuite rêvant un moment au sujet qu'il voulait choisir, celui d'*Arlequin-Deucalion* lui parut propre à semplir exactement et les conditions exigées par l'arrêt, et les vues de l'entrepreneur. La pièce fut achevée en deux jours, les momens étaient précieux, et Francisque n'en avait point à perdre. Le troisième jour il vint savoir si l'on songe à lui :—Tenez, lui dit Piron, voilà la pièce et votre argent, si l'ouvrage est bon, vous serez toujours

à même de me payer ; s'il est mauvais, jetez-le au feu. Francisque loin de le prendre au mot, le força, non seulement de garder les cent écus, mais en ajouta cent autres, et le pria de venir sur-le-champ avec lui distribuer les rôles.

Arlequin-Deucalion fut appris et joué avec le plus grand succès ; ce qui fut cause que Piron consacra pour un tems ses travaux à l'opéra comique.

Un jour Piron, Gallet et Collé devait aller souper chez une femme bel-esprit ; ils se firent attendre : on se mit à table plus tard qu'à l'ordinaire. Tout annonçait la présence du plaisir, et tout invitait à s'y livrer sans contrainte. La gaieté s'empara des convives dès le premier service : la chère était délicate et fine, les vins excellens de toute espèce. L'hôtesse qui avait de l'esprit, faisait

les honneurs du repas avec des graces qui ajoutaient encore à ses attentions, et ses yeux semblaient reprendre leur empire par mille propos aimables qu'ils inspiraient. Jamais Piron ne fut plus brillant, plus varié, plus fertile en bons mots : c'était des éclairs continuels entremêlés de joyeux couplets et des impromptus de Gallet et de Collé qui s'attaquaient et se répondaient alternativement. Pour intermède un champagne mousseux et frais pétillant dans des verres remplis aussitôt que sablés, faisait oublier l'heure et ranimait à chaque instant le plaisir et la joie.

La nuit était déjà fort avancée et l'on ne songeait pas encore à sortir de table. Enfin on se lève, on se sépare, en se faisant les plus tendres adieux, avec promesse de renouveller souvent cette joyeuse orgie. Les trois amis sortirent ensem-

ble. Quand ils furent au coin de la rue du Harlay, sur le quai des orfèvres, Piron voulant congédier ses deux compagnons, s'arrête tout-à-coup, leur montre le chemin qu'ils doivent prendre pour regagner le quartier St. Eustache où ils logeaient, et se dispose à aller seul dans le faubourg St. Germain, où il demeurait. Loin d'y consentir, Gallet et Collé s'obstinent à ne le point quitter, et veulent le reconduire malgré lui. Grand débat des plus comiques de part et d'autre : ils lui représentent tous les dangers auxquels il s'expose, et lui racontent mille histoires de voleurs ; ils cherchent à l'intimider, lui rappellent l'heure qu'il est, lui font remarquer la profonde obscurité de la nuit : vaines représentations ! il persiste, ous divers prétextes, à s'en aller seul, il leur donne sur-tout pour raison qu'il a dans la tête une pièce de vers qu'il veut

composer en chemin. Nouvelles instances de la part des deux amis : « Songe donc, « mon cher Piron, lui dirent-ils avec « une effusion de cœur que le vin ren- « dait encore plus tendre, songe donc « que tu as un habit de velours tout neuf; « qu'au premier coin de rue le premier « voleur qui te rencontrera, trompé par « l'apparence en te voyant si bien vêtu, « te prendra pour un financier, t'atta- « quera et te tuera pour avoir ton argent « et ton habit. Quelle douleur d'appren- « dre demain matin que..... » — Ah ! messieurs, interrompit brusquement Pi- ron, c'était mon habit que vous vouliez conduire ! que ne le disiez-vous plu- tôt ? tenez, le voilà ; quand les voleurs me verront en chemise, ils ne m'atta- queront plus..... En un clin-d'œil l'habit est bas, tombe aux pieds de Gallet et Collé, et Piron part comme un éclair.

Après un instant de surprise, ils ramassent l'habit, se mettent à courir après Pirou, lui criant qu'il va s'enrhumer, mais le tems qu'ils avaient perdu à s'étonner, Piron l'avait employé à gagner le bout du quai ; il revenait même sur ses pas, escorté d'une escouade du guet qui voyant un homme en chemise, courant à toutes jambes, l'avait interrogé, et sur ses réponses l'avait cru effectivement dépouillé par des voleurs.

L'escouade en fut convaincue dans l'instant-même, à la rencontre de deux hommes courant avec un habit qu'ils emportaient. On les entoure : on demande à Piron si ce ne sont pas là les voleurs qui l'ont dépouillé? Oui, répond-il. Aussitôt on reprend l'habit, qu'on lui rend et l'on arrête Gallet et Collé. Gallet, auquel une nuit passée au châtelet pouvait faire grand tort dans son commerce, ne se

souciait point de suivre l'aventure jusqu'au bout : il veut expliquer le fait ; mais la garde est sourde et lui dit de marcher, il résiste, on lui présente les menotes. Cette offre lui fit prendre son parti : il marcha. Quant à Collé, le guet lui avait demandé son épée, il la remit entre les mains de l'officier, avec la même fierté et en parodiant les paroles que le comte d'Essex, dans la tragédie de ce nom, lorsqu'il remet la sienne.

..... Prenez
Vous avez dans vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois terrible à l'Angleterre :
Marchons ; quelque douleur que j'en puisse sentir,
Vous voulez votre perte, il faut y consentir.

Aussitôt on les conduit chez le commissaire.

Piron, en pleine liberté, marchait à la tête de l'escouade, à côté du sergent

qu'il questionnait comiquement en chemin, sur le sort des deux voleurs ; et le sergent lui répondait très-sérieusement ils seront pendus, s'il ne leur arrive pas pis ! Cependant voyant qu'il était tems de ne pas pousser plus loin l'aventure, Piron voulut changer de ton, et persuader tant au sergent qu'à l'escouade que ces deux personnes étaient ses amis, qu'ils venaient de souper ensemble, et que c'était de très-honnêtes gens. Le guet n'en veut rien croire. Piron se fâche et se met en devoir de faire relâcher les deux prisonniers.—Maintenant que vous avez votre habit, lui dit-on, ce sont d'honnêtes gens et vos amis ! Vous voulez sauver des voleurs : patience, vous allez voir que le commissaire va envoyer vos amis en prison.... Comme ce colloque finissait on arrive, à la porte du commissaire qui était couché, mais son clerc ne l'était pas encore.

Qu'on se figure en présence de ce clerc, nos trois personnages dispos, gaillards, aimant à rire, sortant de faire bonne chère, et ayant la tête un peu échauffé, on aura l'idée de la scène qui se passa. D'abord le sergent commence son rapport; mais il est si plaisamment interrompu, et à tant de fois, par Piron, qu'il ne put l'achever. Alors Piron, prenant la parole, fait un récit fidèle et succinct du prétendu délit. Malheureusement le clerc difficile à persuader, traite l'histoire de mensonge, et l'historien d'imposteur; il prend sa plume, ordonne qu'on réponde et dit qu'il va dresser procès-verbal—Tout comme il vous plaira, dit Piron, dépêchez-vous; je vous aiderai à le mettre en vers si vous voulez. Parler de vers à ce clerc, c'était lui parler hébreu; aussi repliqua-t-il: pas tant de verbiage, procédons, et

commençons par vous : votre nom ? — Et le vôtre ?— Ah ! vous plaisantez la justice ! — Je ne plaisante point la justice, poursuivit Piron ; mais je vous trouve plaisant de vouloir savoir mon nom, avant que je sache le vôtre. Le clerc, dont l'esprit n'était pas des plus déliés, traite le propos de *rébellion a la justice*, et menace Piron de l'envoyer en prison. A la fin Piron se nomme : le clerc continue de l'interroger, et lui demande quel est votre état ? que faites-vous ?— Des vers. — Qu'est-ce que des vers ? Vous moquez-vous encore de moi ? — Je ne me moque point ; je fais des vers ; et, pour vous le prouver, je vais en faire tout-à-l'heure sur vous, pour ou contre, à votre choix.— Je vous ai déjà dit que je n'entendais rien à tout ce verbiage, et si vous me poussez à bout, vous pourrez bien vous en repentir.

Le clerc ayant cessé d'interroger Piron, entreprit Gallet, auquel il fit également décliner son nom. Puis élevant la voix : — Quelle est votre profession ? Que faites-vous ?— Des chansons, monsieur, lui repond modestement Gallet. — Oh ! pour le coup, je vois qu'il faut nécessairement éveiller monsieur le commissaire.—Ne troublez point, monsieur, le repos de monsieur le commissaire, répartit respectueusement Gallet ; laissez-le dormir : vous êtes si fort éveillé, que vous valez, à vous seul, sans compliment, un commissaire, deux commissaires, trois commissaires ensemble. Au reste rien n'est plus vrai, je fais des chansons, et vous devez même, si vous avez du gout, savoir par cœur la dernière qu'on chante depuis un mois, dont voici le refrain, et tout de suite Gallet chante :

Daphnis m'aimait,
Le disait
Si joliment
Qu'il me plaisait
Infiniment.

Vous voyez, ajonta-t-il, que je ne vous en impose point : je suis réellement chansonnier, et de plus, (en faisant au clerc une profonde révérence) marchand épicier en gros, pour vous servir, rue de la Tmanderie.

A peine Gallet eut-il cessé de parler, que Collé saisissant la parole pour ne pas donner au clerc le tems de l'interroger. « Je vais, lui dit-il, vous éviter la « peine de me faire des questions ; je « m'appelle Charles Collé ; je demeure « rue du Jour, paroisse S.t Eustache : « ma profession est de ne rien faire, dont « ma famille enrage ; mais lorsque les « couplets de monsieur sont bons, je

« chante. » Aussitôt Collé se met à « chanter :

Avoir dans sa cave profonde
Vin excellent, en quantité ;
Faire l'amour, boire à la ronde,
Est la seule félicité.
Il n'est point de vrais biens au monde,
Sans vin, sans amour, sans gaieté.

Puis en montrant Piron, et quand monsieur fait de bons vers, je les déclame, Et soudain il déclame avec emplase :

J'ai tout dit : tout seigneur ; cela doit vous suffire.
Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.

En achevant ces mots, Collé s'avance en héros vers la garde qui riait à gorge déployée de ce burlesque interrogatoire. Le clerc seul, loin de rire, pâlissant de colère, devient furieux, se lève, et

court éveiller le commissaire. Piron lui crie d'un ton railleur: « Eh ! monsieur, « ne nous perdez pas, nous sommes des « enfans de famille. »

Le commissaire était si profondément endormi, qu'on eût toutes les peines du monde à le tirer de son lit. Pendant qu'on l'attendait, la scène avait changé de lieu et se passait dans la cour. Piron, le principal héros de la pièce, soutenait merveilleusement son caractère, et ne laissait point refroidir l'action. Il y jettait, à toute minute, l'intérêt le plus vif et le plus piquant. Les voisins, depuis le haut de la maison jusqu'en bas, étaient à leurs fenêtres, une lumière à la main, et faisaient, avec les gens du guet, retentir l'air de si grands éclats de rire que ce bruit, mieux que les efforts du clerc, reveilla le commissaire. Il descend tout chancelant, bâillant encore et se frottant

les yeux. Sa maison illuminée du haut en bas ; sa cour remplie de monde ; les rires immodérés des voisins, hommes, femmes, enfans et domestiques, tous en chemise ; la garde presque pamée, et se tenant les côtés à force de rire ; nos trois acteurs au milieu, debout, dont l'un parlant avec une admirable volubilité, et les deux autres l'écoutant dans des attitudes grotesques et comiquement sérieuses : tout cela lui parait un songe, il ne sait où il est : il se frotte de nouveau les yeux, les ouvre de toute leur grandeur, promène ses regards incertains à droite, à gauche, de tous les côtés, bâille pour la dernière fois, et se réveille enfin tout-à-fait. » Ouf ! voilà « bien du bruit ! qu'est ce que tout ceci? « Voyons..... Alors s'adressant à Piron » « Qui êtes-vous? Votre nom? »—Piron. —Quel est votre état?—Poëte.—Poëte?

—Oui, monsieur, Poëte. Eh! ou vivez vous donc pour ne pas connaître le Poëte Piron? Je le passais à votre clerc. Quelle idée aurais-je de vous, d'ignorer mon état, quand je me nomme? Oui, monsieur, mon état est d'être Poëte; état le plus grand, le plus noble, le plus sublime que les hommes puissent embrasser, quand c'est du génie qu'ils le tiennent. Quelle honte pour un officier public de ne pas connaître le Poëte Piron, auteur des *Fils ingrats*, applaudis si justement de tout Paris; de *Calisthene*, qu'il a si injustement sifflé, comme je viens de le prouver au public, par des vers qui valent une démonstration! .....Piron aurait poussé plus loin cette véhémente tirade, si le commissaire avec une sorte de vivacité assez plaisante, ne l'eût interrompu en lui disant: —Que parlez-vous de pièces de théâtre. Savez-vous que La-

fosse est mon frère, qu'il en a fait d'excellentes, et qu'il est l'auteur de la belle tragédie de Manlius? comment la trouvez-vous? Hem? Oh! mon frère était un homme de beaucoup d'esprit! — Je le crois, monsieur, car le mien n'est qu'une.....bête, quoique prêtre de l'Oratoire, et que je fasse des tragédies, répond Piron avec une sorte d'enthousiasme risible, et se donnant en même-tems des louanges outrées. Ce trait assez vif, et très-cavalièrement exprimé, ne fâcha point le commissaire Lafosse, qui le prit en galant homme. A la contenance des acteurs et à la gaieté de leurs propos, il ne fut pas long-tems à percer le mystère de toute cette aventure. Il se la fit raconter par Piron, et s'en amusa beaucoup; après quoi il renvoya ces messieurs en leur faisant la politesse de les prier de venir chez lui le samedi suivant, dîner

et manger des huîtres.—Ah ! mes amis, dit Piron en sortant de la maison du commissaire, rien ne manque plus à ma gloire, j'ai fait rire le guet.

La nouvelle de cette joyeuse nuit se répandit bientôt par toute la ville. Le commissaire Lafosse en fit le lendemain son rapport à monsieur Hérault, alors lieutenant de Police. Ce magistrat connaissait beaucoup Piron, avec lequel il avait dîné quelques jours auparavant. Il le manda pour savoir jusqu'aux plus petites particularités de l'histoire, et voulut en divertir sa famille. Piron se rendit aux ordres de monsieur Hérault, lequel affectant un air grave et sévère en le voyant paraître, le traita d'abord de *tapageur*, et lui ordonna de rendre compte de sa conduite et du bruit qu'il avait fait la nuit précédente. Piron ne se démonta pas, sa mauvaise vue l'e m-

pêcha de reconnoître les personnes qui étaient dans le cabinet, et s'imaginant être devant un juge assis dans son tribunal, il commença et poursuivit si comiquement son récit jusqu'à la fin, que la gravité de ses auditeurs se démentit, de manière qu'un éclat de rire général se fit entendre, et monsieur Hérault, après avoir ri tout à son aise, dit : — C'est fort bien, mon cher Piron, mais convenez que vous mériteriez une bonne calotte pour cette folie ? — Eh, qui serait assez hardi, monsieur, répliqua Piron, de m'en donner une, quand votre chapeau m'en tient lieu ?... Effectivement il présenta, dans le moment même, le chapeau de monsieur Hérault, qu'il avait pris, par mégarde pour le sien, le jour qu'il avait dîné avec ce magistrat.

La mort de l'abbé Terrasson laissa;

en 1760, une place vacante à l'académie française. Plusieurs académiciens engagèrent Piron à se présenter, malgré toutes les plaisanteries qu'il s'était permises et qu'il se permettait journellement sur ce corps en général, et sur ses membres en particulier. Ils étaient trop sensés pour lui en faire un crime, et ils riaient les premiers de ses bons mots. Ils le déterminèrent donc à faire les visites d'usage.

Piron remplit le cérémonial accoutumé, non avec cette gravité religieuse qu'observent ordinairement les candidats, mais très-gaiement, et peut-être même un peu trop cavalièrement. Entr'autres plaisanteries, il laissa chez un des trente-neuf électeurs, *Nivelle de la Chaussée*, son billet sur lequel il écrivit ces deux vers amphigouriques tirés de l'une des pièces de ce comique larmoyant.

En passant par ici, j'ai cru de mon devoir,
De joindre le plaisir à l'honneur de vous voir.

Le directeur l'engagea même de prendre tout le temps nécessaire pour composer son discours de réception. Piron l'en remercia, et lui répondit en riant : — Ne vous inquiétez point de cette corvée, nos deux discours sont déjà faits ; ils seront prêts du jour au lendemain de mon élection. — Comment cela? lui demanda le directeur un peu surpris. — » Comment cela ! répartit Piron. Le » voici : Je me leverai, j'ôterai mon » chapeau, puis à haute et intelligible » voix, je dirai : *Messieurs*, *grand* » *merci* ; et vous, sans m'ôter votre cha- » peau, vous me répondrez ; *Monsieur*, » *il n'y a pas de quoi...* » A ces mots, le directeur partit d'un faux éclat de rire et lui tourna le dos.

Le jour de l'élection arrivé, l'abbé

de la Bletterie fut élu, mais cette nomination ayant déplu au roi, ce fut monsieur de Mairan qui obtint la place vacante.

Peu de jours après son exclusion, comme il était à dîner, on frappe à sa porte, le domestique ouvre, et trouve un homme rangeant des bouteilles, Piron se lève de table, voit les bouteilles, interroge le porteur. Une voix de Stentor lui crie du bas de l'escalier : — Prenez toujours, et buvez : ce sont quarante bouteilles de vin d'Espagne, le plus exquis..... Porteur, achève et descends vîte; je t'attends. — Mais encore faut-il savoir de quelle part, demande Piron à la voix? Point de réponse; le porteur finissant de poser les bouteilles, reprend sa hotte et s'en va.

Cette aventure donna lieu à conjectu-

rer à Piron que ce ne pouvait être qu'un présent des quarante de l'Académie, ou une galanterie espagnol faite à une muse bourguignone. Parmi les quarante bouteilles, il s'en trouva une dont le goulot était cassé net, et cependant elle était bouchée comme les autres. — Oh ! pour le coup, dit Piron, cette bouteille confirme ma conjecture, elle est le contingent du président de l'académie naissante de Berlin, le géomètre Maupertuis, lequel étant en froid avec moi depuis quelque tems, aura voulu calculer la somme de plaisir qu'il est forcé de me procurer, à l'exemple de ses confrères, en me fournissant son quarantième, moins un goulot. Ce problême est aisé à résoudre.

Plein de son idée, il écrit à l'Académie, et commence sa lettre par ces beaux vers que Lafontaine met dans la bouche du paysan du Danube.

Romains, et vous Sénat, assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les dieux de m'assister;
Veuillent les immortels, conducteurs de ma
langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris !
Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits
Rien qui ne gâte une harangue.

« Messieurs, depuis que, de votre
» mouvement, vous daignâtes m'hono-
» rer de vos suffrages, et que, par vos
» officieuses représentations, il a plu au
» roi, qu'on avait indisposé contre moi,
» de substituer à l'honneur peu mérité
» que vous m'avez fait, des bontés en-
» core moins méritées, je vous dois des
» remercîmens, et je les médite... Mais
» souffrez que je les diffère encore quel-
» que tems, et que je m'occupe aujour-
» d'hui tout entier de l'objet qui me
» fait prendre la liberté de vous écrire.
» Je reçois, dans ce moment, quarante

» bouteilles de vin d'Espagne, sans avoir
» pu me procurer la satisfaction de sa-
» voir à qui je suis redevable d'un ca-
» deau si galant, et si fort de mon goût.
» Je suis, à la vérité, dans la singulière
» habitude de cette espèce de torture. En
» bon philosophe, je tâche de m'y faire,
» et je m'y fais. Mais ici, un peu fondé
» sur les circonstances, je m'avise, et je
» me plais dans l'idée que c'est vous,
» messieurs, qui vous êtes divertis à faire
» cette galanterie espagnole, à une muse
» bourguignone. Ma modestie néanmoins
» me jette dans l'incertitude, et c'est la
» première fois que je ne veux point
» l'écouter. Je suis trop glorieux des
» bontés que vous me témoignez. Il ne
» reste qu'une grâce à vous demander,
» c'est de continuer ces mêmes bontés
» après ma mort. Daignez être les dépo-
» sitaires de mes dernières volontés. Je

» les joins ici telles que la franchise,
» dont j'ai fait profession toute ma vie,
» me les a dictées.

» J'emporterai dans le tombeau la re-
» connaissance éternelle que vous m'avez
» inspirée. Heureux de mourir après
» vous avoir donné des preuves du pro-
» fond respect avec lequel je suis, mes-
» sieurs, votre admirateur. »

Psaon.

Son testament était à la suite de cette lettre, on y reconnaît sans peine l'originalité de l'auteur, et cette gaieté aimable qui ne l'a jamais abandonné. Le voici :

« Je me recommande à la postérité.
» J'espère plus dans son indulgence que
» dans celle de mes contemporains.
» Comme j'ai toujours fui la vaine gloire,
» et que je crains qu'une main amie ou
» ennemie ne barbouille mon tombeau

» d'une plate ou méchante épitaphe, je » veux qu'on y grave celle-ci :

Ci-gît Piron *qui ne fut rien,*
Pas même Académicien.

« Je laisse mes ouvrages en proie à » tous les journalistes de quelque pays, » profession, qualité, et secte qu'ils » soient, sauf l'hypothèque des satyri- » ques, des critiques, des compilateurs, » des plagiaires, et des commentateurs. » Le grand Corneille ne leur étant point » échappé, il y aurait de l'indécence à » moi, du ridicule même, de ne pas » me laisser tourmenter, fouiller et » saisir par ces barragers.

» Je lègue aux jeunes insensés, qui » auront la malheureuse démangeaison » de se signaler par des écrits licencieux » et corrupteurs; je leur laisse, dis-je, » mon exemple, ma punition, et mon » repentir sincère et public.

» Je laisse enfin mon cœur à l'immortelle Académie Française, et la » supplie de vouloir bien recevoir à gré » ce petit diamant, assez précieux par » sa rareté, n'y ayant, chez le Mogol » même, aucuns joyaux qui vaillent un » cœur vraiment reconnaissant. »

Sa lettre et son testament écrits, il prend son verre rempli de vin d'Espagne, et s'adressant à sa nièce : « Voilà, » dit-il, mes grandes affaires faites. » Dût, ce verre de vin, terminer ma » vie, j'aurai du moins eu le plaisir de » la finir aussi délicieusement que ce » drôle d'Anglais qui, ayant le choix » du genre de sa mort, aima mieux se » noyer dans une tonne de malvoisie, » que de se faire ouvrir les veines comme » Sénèque. » Puis après avoir bu la moitié de son verre : quel parfum ! s'écria-t-il !

Ah qu'il est bon ! c'est la liqueur choisie,
Le pur nectar, la céleste ambroisie,
Qu'on sert aux dieux dans leur félicité !
Boire à longs traits de cette malvoisie,
C'est partager leur immortalité.

Sa nièce riait de tout son cœur de la gravité comique avec laquelle il rendait ses actions de grâce. — Mais, mon oncle, lui dit-elle, si ce n'est pas l'Académie qui vous a fait ce cadeau, voilà toutes vos belles actions de grâce perdues. — Non, ma fille, non; que ce soit l'Académie ou toute autre qu'elle, j'aimerais mieux ne boire que de l'eau toute ma vie, que de passer pour un ingrat.

Un jour que les chevaliers de l'arquebuse de Dijon rendaient le prix d'usage, y invitèrent les compagnies de l'arquebuse des villes voisines. Dans cette fête, la victoire favorisa les chevaliers Beau-

nois. La muse de Piron s'égaya sur les vainqueurs, et célébra leurs exploits dans une ode burlesque et satirique. Quoiqu'il eût gardé l'anonyme, il passa pour l'auteur des couplets, et la guerre s'alluma.

Les hostilités commencèrent par un déluge de couplets dont on accabla Piron. Celui-ci, par ses traits plaisans et malins, rangeait toujours les rieurs de son côté. Jamais la scène n'était vide : Piron l'occupait sans cesse aux dépens de ses ennemis; il allait dans la campagne des environs de la ville, coupant, abattant, arrachant tous les chardons qui s'offraient à sa vue. — Eh parbleu, répondait-il aux passans qui l'interrogeaient, étonnés de la fureur avec laquelle il moissonnait ces chardons, *je suis en guerre avec les Beaunois, je leur coupe les vivres.* On aurait pu,

de part et d'autre en demeurer là. Quoi qu'il en soit, le ressentiment de l'injure dura jusqu'en 1717, que les Beaunois rendirent à leur tour le prix de l'arquebuse. Piron voulut y aller : on l'avertit en vain du danger qu'il courait ; il partit à pied de Dijon pour se rendre à Beaune. Son ami Jehannin l'accompagna jusqu'à une demi-lieue de la ville, et Piron continua sa route jusqu'à Vougeot, où il s'arrêta pour en goûter le bon vin. Là, de nouveaux compagnons de voyage se joignirent à lui, et l'on marcha toute la nuit. Il était cinq heures du matin lorsque la joyeuse caravane arriva aux portes de Beaune. Il descendit dans la maison où il était attendu, il s'y délassa jusqu'à cinq heures du soir, qu'un bruit d'instrumens guerriers, qui annonçait l'ouverture du prix, le fit sortir de table où il était encore avec ses amis. Il descendit

dans la rue pour être plus à portée de voir défiler les chevaliers. Ceux de l'arquebuse de Dijon ouvraient la marche : à peine eurent-ils apperçu Piron, qu'ils s'arrêtèrent, et l'ayant entouré, le pressèrent de venir se ranger sous leur drapeau. Les propos qu'ils avaient entendus les effrayaient pour lui. On lui dit que son arrivée avait fait du bruit dans la ville, et qu'il était menacé de quelque danger. Piron n'écouta rien, il ne fut sensible qu'à l'amitié qu'ils lui témoignaient dans cette circonstance critique, il les en remercia en disant :

Allez, je ne crains pas leur impuissant courroux,
Et quand je serais seul; je les BATERAIS tous.

Les chevaliers Dijonnais voyant l'impossibilité de le déterminer à les suivre, reprirent leurs rangs, et le quittèrent à regret. Toutes les compagnies passèrent ainsi en revue devant lui; les Beaunois

fermaient la marche. Comme ils l'avaient reconnu de loin, dès qu'ils furent près de lui, ils firent briller à ses yeux quarante épées nues; mais chaque chevalier, en lui présentant la pointe baissée, l'honora d'un salut auquel il répondit par une profonde inclination, deux doigts appuyés sur ses lèvres, en leur faisant entendre par ce signe qu'il serait désormais plus circonspect.

Piron, le lendemain, au lieu d'assister aux divertissemens, alla passer la journée chez les prêtres de l'Oratoire, qui l'avaient invité à dîner, et où il avait un frère. Il ne sortit de la communauté qu'à huit heures du soir, pour aller à la comédie.

Les Beaunois n'avaient rien épargné pour rendre la journée brillante : ils avaient arrêté une troupe de comédiens, et fait dresser un théâtre dans une vaste

grange. Piron, arrivé à la porte du spectacle, ne sachant quelle pièce on allait jouer, s'adressa au plus apparent de ceux qui faisaient foule, et qui, par un air plus avantageux que les autres, et donnant des ordres, paraissait devoir être plus instruit : — *Les Fureurs de Scapin*, lui dit le jeune Beaunois. — *Ah ! monsieur*, répond Piron en le remerciant, *je croyais que c'était les Fourberies d'Oreste.* Et tout de suite il alla se placer dans le parterre.

A peine fut-il dans la salle, qu'on lui lança mille brocards qu'il repoussa toujours avec sa supériorité ordinaire. Enfin la toile se lève : le bruit cesse jusqu'au troisième acte ; mais au moment où Scapin enferme Géronte dans le sac, un petit-maître qui, sans doute, trouva cette scène attendrissante, apostropha tout-à-coup le parterre, qui était fort

tranquille, d'un *paix-là, paix, messieurs, on n'entend pas !* — *Ce n'est pas faute d'oreilles*, cria Piron : mot qui pensa coûter cher à notre poëte. Après beaucoup de bruit, le calme se rétablit heureusement.

Il n'attendit pas que la toile fût baissée pour sortir, espérant se sauver à la faveur de la nuit. Il fut atteint dans sa course par une troupe de jeunes gens, l'épée à la main; alors il redoubla sa course en leur criant : *Messieurs, vos fers me blessent*, et leur fit perdre bientôt la trace de ses pas. Comme il n'entend plus de bruit, il croit ses ennemis bien loin; il s'arrête un moment pour respirer, et se félicite déjà d'avoir échappé au plus grand danger, lorsqu'il se voit de nouveau assailli par cette jeunesse furieuse, prête à le percer de mille coups. Malgré sa force et sa vigueur, il allait

succomber sous le nombre, si le maire de la ville, devant la maison duquel cette scène se passait, ne l'eût arraché des mains de ses ennemis. Il le retira chez lui, où il passa le reste de la nuit. Il sortit de Beaune aussitôt qu'on en eût ouvert les portes.

Piron avait coutume d'aller presque tous les matins au bois de Boulogne, pour y rêver à son aise. Un jour il s'y égara, et n'en sortit qu'à quatre heures du soir, si las de sa promenade, qu'il fut obligé de se reposer sur un banc tenant à un des pilliers de la porte. A peine est-il assis, que, de droite et de gauche, il est salué par tous les passans qui entraient et sortaient à pied, à cheval ou en voiture. Piron d'ôter son chapeau, plus ou moins bas suivant la qualité apparente des personnes.—Oh! oh! disait-il en lui-même, je suis beaucoup plus

connu que je ne le pensais ! Que M. de Voltaire n'est-il ici, pour être témoin de la considération dont je jouis en ce moment ! lui, devant lequel je me suis presque prosterné ce matin, sans qu'il ait daigné autrement y répondre que par un léger mouvement de tête !

Pendant qu'il faisait ses réflexions, le monde allait et revenait à-la-fois, tant qu'à la fin l'exercice du chapeau devint très-fatiguant pour Piron : il l'ôta tout-à-fait, se contentant de s'incliner devant ceux qui le saluaient.

Une vieille survient qui se jette à ses genoux, les mains jointes. Piron surpris et ne sachant pas ce qu'elle veut : — Relevez-vous, lui dit-il, bonne femme relevez-vous ; vous me traitez en faiseur de poëme épique ou de tragédie, vous vous trompez, je n'ai pas encore cet honneur-là ; je n'ai fait parler jusqu'à

présent que des marionnettes. Mais la vieille restant toujours à genoux sans l'écouter. Piron croit appercevoir qu'elle remue les lèvres, et qu'elle lui parle ; il se baisse, s'approche et prête l'oreille. Il entend en effet qu'elle marmotte quelque chose entre ses dents : c'était un *ave* qu'elle adressait à une image de la Vierge, placée directement au-dessus du banc où Piron était assis. Alors il lève les yeux et voit que c'est à cette image que s'adressaient aussi tous les saluts qu'il avait pris pour lui —Voilà bien les poëtes, dit Piron en s'en allant, ils croient que toute la terre les contemple, ou qu'elle est à leurs pieds, quand on ne songe pas seulement s'ils existent.

L'abbé Desfontaines avait fait une critique sanglante du premier chant de la Louisiade de Piron. Celui-ci, pour

s'en venger, fit l'épigramme suivante. Le journaliste faisait alors paraître ses feuilles sous le nom supposé de *Burlon*.

Quand St. Antoine, au fond de son désert,
Offrait à Dieu son tribut de louange,
L'esprit malin, en singeries expert,
Le lutinait d'une manière étrange.
Qu'en revient-il au noir et mauvais ange?
Rien qui de rire ait pu lui donner lieu!
Nazardes, huées et cornes pour adieu.
Ami Burlon, voici cas tout semblable,
Ici Louis est l'image de Dieu,
Moi, de l'hermite, et toi, celle du diable.

Parlant d'un journaliste qui ne passait pas pour modeste, et dont le maintien annonçait la hauteur, Piron disait: *Son visage appelle les soufflets.*

Dans un voyage qu'il fit à Bruxelles, pour voir J. B. Rousseau, ils se trouvèrent un jour seuls dans la campagne: midi sonne; Rousseau se met à genoux

pour dire l'*Angelus* : Monsieur Rousseau, dit Piron, cela est inutile. Dieu seul nous voit !

Un évêque, rencontrant Piron dans une société, le salua et lui dit : — Comment vous portez-vous, monsieur Piron? — Fort bien, et vous, monseigneur ! — A merveille. Avez-vous lu mon mandement? — Pas encore, et vous, monseigneur ?

Piron étant à la représentation des *Chimères*, opéra comique de sa composition, se trouve à côté d'un homme qui ne cessait de se recrier contre cette farce, en disant : — Que cela est mauvais ! que cela est pitoyable ! qui est-ce qui peut faire des sottises pareilles ! — C'est moi, monsieur, lui répondit Piron, mais ne criez pas si haut, parce qu'il y a ici

beaucoup d'honnêtes gens qui trouvent cela bon pour eux.

Piron assistait, en 1745, à la représentation d'une pièce qui fut sifflée : l'homme à côté duquel il se trouvait au parterre, éternua. — *A vos souhaits*, lui dit Piron. — Monsieur vous m'insultez. — Ce n'est pas mon intention. — Vous savez bien pourtant que la pièce s'appelle *les Souhaits*, et que j'en suis l'auteur. — Je vous jure, reprit Piron, que j'ignorais cette dernière circonstance; mais, monsieur, ajouta-t-il gravement, quand on a fait une pareille pièce, on ne devrait jamais éternuer.

Un jeune homme, après la représentation du *Tartuffe*, s'écriait sans fin: — Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu, quel

bonheur ! oh ! messieurs, quel bonheur ! —A qui en avez-vous donc ? lui demanda un de ses voisins. — Quoi, répondit le jeune enthousiaste, vous n'avez pas vu, vous n'avez pas senti ; vous ne sentez pas que si cette pièce admirable que nous venons de voir, n'était pas faite, elle ne se ferait jamais ? L'admirateur de ce chef-d'œuvre était Piron, alors commis dans un bureau.

Un jour que Piron était chez un financier, une personne distinguée de la compagnie l'engagea à passer devant lui pour se rendre dans la salle à manger. Le maître de la maison s'apercevant de leur cérémonial, dit à l'homme titré. — Eh ! monsieur le comte, c'est un auteur, ne faites point de façons .. Piron, qui sentait qu'on voulait l'abaisser, met aussitôt son chapeau, marche fièrement le pre-

mier en disant : — Puisque les qualités sont connues, je prends mon rang.

Piron nous apprend lui-même qu'à la première représentation de *Calisthène*, en 1730, le poignard qu'on présentait à *Calisthène*, et dont il devait se percer le sein, se trouva en si mauvais état, qu'en passant de la main de *Lisimaque* dans la sienne, le manche, la poignée, la garde et la lame, tout se déjoignit et se sépara, de façon que l'acteur reçut l'arme pièce à pièce, et fut obligé de tenir tous ces morceaux le mieux qu'il put, à pleine main. Il s'éleva une risée générale au fatal instant où le comédien se poignarda d'un grand coup de poing, et jeta au loin l'arme meurtrière en quatre ou cinq morceaux. Il n'y eut que le faux moribon et moi qui ne rîmes point,

dit Piron ; ce fut là le vrai coup de poignard qui tua ma pauvre *Calisthène*.

Un ami de Piron rencontra un jour ce poëte se promenant aux Tuileries. Il fit remarquer aux personnes de sa compagnie sa haute taille, l'air vénérable de l'auteur de la *Métromanie*, et sur-tout le grand bâton qu'il avait en main. — Voyez Piron, dit-il en riant, ne lui trouvez-vous pas, comme moi, l'air d'un prélat ?... Sur-le-champ, il va au-devant de lui, se met à genoux sur son passage, comme pour recevoir la bénédiction. Piron qui n'avait pu entendre le projet de cette plaisanterie, le devine sur-le-champ, il lève majestueusement sa canne, et, ayant béni son ami en digne prélat : — Lève-toi, dit-il, on je te confirme.

Piron ayant plaisanté assez vivement

un homme qui n'entendait pas raillerie, celui-ci se fâcha et lui demanda raison de ses sarcasmes. A la bonne heure, dit Piron. Les champions partent pour aller se battre hors de Paris. Piron, à demi-chemin s'arrête (la soif le pressait), il entre dans le premier endroit, et y boit abondamment de la bière. Son camarade, toujours marchant, s'excède de fatigue, et, tout en sueur, se retourne enfin pour voir si son adversaire le suit. Point de Piron. L'homme court de plus belle, vole à la découverte : mais c'est inutilement. Harrassé, il rentre chez lui, et meurt en deux jours d'une fluxion de poitrine. Piron en fut instruit. Quelque tems après plusieurs personnes lui demandèrent malignement des nouvelles de son affaire : — Comment vous en êtes-vous tiré avec un tel, lui'dirent-elles? — Fort bien, répondit Piron, je l'ai enrhumé.

Piron envoya sa tragédie de *Gustave* à la reine de Suède, et accompagna cet envoi de vers de sa façon. Cette princesse, en répondant à son ambassadeur, écrivit ces mots, par apostille, de sa propre main : « J'ai reçu la tragédie de » *Gustave*, et je l'ai lue avec un vrai » plaisir. Témoignez en ma satisfaction » à l'auteur, et faites-lui de ma part un » présent tel qu'il convient que je lui » fasse. Je m'en remets à vous là-dessus. » L'ambassadeur montra la lettre à Versailles, au souper. M. le comte de Livri qui s'intéressait à Piron, vint chercher le lendemain notre poëte, pour le présenter à son excellence. Notifiez, dit-il à l'auteur, le présent que vous souhaitez qu'on vous fasse.... On était en guerre dans ce tems-là, et la cour de France négociait avec la Suède, pour en obtenir du secours. — Monsieur l'ambassadeur,

dit gaiement Piron, je ne demande pour tout plaisir à la reine, que d'envoyer dix mille hommes au roi Stanislas.

Piron se trouvant en loge à l'opéra, à côté d'une femme de la réputation la plus suspecte, et qu'il connaissait bien, ne cessait de jeter des yeux malins sur elle. Celle-ci enfin s'en impatiente et dit au poëte avec humeur : — M'avez-vous de vos yeux assez considéré ? — Je vous regarde, reprit gaiement Piron, mais je ne vous considère pas.

Les comédiens pressaient vivement Piron de faire des corrections à sa tragédie de *Fernand Cortez*, et lui citaient l'exemple de Voltaire qui corrigeait et refondait même quelquefois jusqu'à des actes entiers. — *Parbleu*, *messieurs*,

je le crois bien, dit-il, *il travaille en marqueterie, et moi je jette en bronze.*

Quand les *Trois Siècles*, par Sabatier, parurent en 1772, un des amis de Piron lui en envoya un exemplaire. Guichard, l'auteur du *Bucheron*, était alors avec lui. Piron qui, comme on sait, était aveugle sur la fin de sa vie, pria Guichard de lui lire le titre du livre. — Il y sera certainement parlé de vous, ajouta le lecteur; voulez-vous que je vous lise l'article? — Non, dit Piron; mais voyons ce qu'on y dit de Voltaire. A peine a-t-il entendu les trois ou quatre premières pages de cet article, qu'interrompant Guichard: — Je savais bien, dit-il, que Voltaire n'avait qu'une réputation viagère, mais je vois qu'on commence à ne plus payer.

Il a souvent donné du chagrin à l'auteur de la *Henriade* par ses bons mots. Après la première représentation de *Zulime*, qui ne vaut pas mieux aujourd'hui qu'alors, *Voltaire* rencontra Piron, et lui demanda ce qu'il pensait de cette pièce : — Je pense, monsieur, lui répliqua-t-il, que vous voudriez bien que je l'eusse faite. — Je vous aime assez pour cela, répondit *Voltaire*.

Un auteur médiocre lui disait qu'il voudrait bien faire un ouvrage où personne n'eût travaillé et ne travaillât jamais : — Vous n'avez, lui répartit le poëte, qu'à faire votre éloge.

L'ingénuité maligne de Piron fut en partie la cause qui l'exclut de l'académie française : — Je ne pourrais, disait-il, faire penser trente-neuf personnes comme

moi', et je pourrais encore moins penser comme trente-neuf.

Piron écrivit l'épigramme suivante derrière un billet de comédie qu'il donna à son barbier, le jour de la première représentation de *Gustave* de Laharpe. Ce billet fut reçu à la porte ; en sorte que l'épigramme courut toute la salle avant la toile levée ; la voici :

Souvent qui refait, refait pis
Sémiramis, *Rome sauvée*,
Mérope, *Oreste*, recrépis,
Vins de la dernière cuvée !
Camarade, à vous la corvée !
J'ai laissé *Gustave* imparfait,
Refaites mieux, mais gare un trait
Que vous et moi devons craindre !
Messieurs, criera quelqu'indiscret,
Mavius gâta le portrait
Bavius l'achève de peindre !

Epigramme sur la poétique de Marmontel.

On ne voit qu'auteurs de préceptes,

De méthodes, d'arts et d'essais ;
Mille rose-croix, point d'adeptes,
Mille professeurs, nul profès.
Les Grecs, les Latins, les Français,
Nous laissant, entr'autres sornettes,
Des poétiques fort bien faites ;
Marmontel en fait après eux.
Eh ! l'ami, fait-nous des poëtes !
Sois-le toi-même, si tu le peux !

Pesselier, auteur d'*Esope au Parnasse*, dans une fable sur l'optique, fit allusion aux pièces qui perdent à la lecture. On venait à cette époque d'imprimer *Gustave*, tragédie de Piron. L'auteur de *Gustave* adressa à Pesselier l'épigramme suivante :

L'auteur désigné dans l'optique,
Riant du ris de saint Médard,
A dit : monsieur l'auteur caustique,
Vous êtes un malin pendard !
Mais je ne crains point votre dard,
Car vos fables de misanthrope
Ressemblent à celles d'Houdard,
Et votre esprit au corps d'Esope.

L'abbé Désfontaines fit un jour mention dans ses feuilles d'une lettre où J. B. Rousseau louait Piron qu'il avait vu à Bruxelles. Après avoir rapporté et approuvé les éloges que ce poëte illustre en faisait, le malin journaliste ajouta un *mais* avec des points. « Oh ! oh ! dit Pi- » ron, tu me payeras non pas ce que tu » as dit, mais ce que tu n'as pas dit. »

Piron, supérieur dans l'épigramme, osa attaquer au milieu de sa gloire Voltaire, et le fit trembler jusques sur le trône, Voltaire, si prompt à écraser l'audacieux qui avait la hardiesse de lui trouver des défants, respecta cependant et craignit Piron, ou plutôt il craignit l'arme redoutable du ridicule, que celui-ci maniait avec tant d'avantage. On en jugera par l'épigramme suivante, faite à l'occasion de quelques menaces de l'auteur de *Mahomet*.

De Corneille et de Crébillon
Le réformateur téméraire,
Que prône à triple carillon
Tiriot, le thuriféraire;
Le prince des badauds, V.....
Du haut de son trône bourgeois,
Va sur moi viser son carquois.
Du mien ne tirons qu'une flèche,
Dont la douce pointe n'ébrèche
L'honneur, ni l'intérêt d'autrui.
Malheur à lui seul s'il empêche!
Louons quelque autre auteur que lui.

Piron, étant à Livri, sa mauvaise vue lui fit faire un saut très-périlleux. Un des amis du compte de Livri imagina d'y faire planter un poteau, sur lequel on grava quatre P, qui veulent dire : *Piron, passant, pensa périr.* C'est à ce trait que se rapportent les quatre vers suivant d'une épître de ce poëte adressée au comte de Livri :

Là, comme une belle anecdote,
On montre le tertre escarpé,
Célèbre par les quatre P
Du général de la calotte.

On sait qu'il existe une traduction en prose de Virgile, par l'abbé Desfontaines; on sait aussi que cet abbé fut mis à Bicêtre, pour crime de pédérastie. Lorsque sa traduction parut, Piron fit l'épigramme suivante:

Pour Alexis Corydon fut épris
D'un fol amour : il y perdit ses peines.
De ce tems-ci Virgile est l'Alexis;
Le Corydon est l'abbé Desfontaines.
Du traducteur les amours seront vaines,
Belle vergogne en sera le guerdon;
L'auteur semblait lui jeter son lardon,
Et deviner cette prose infidelle,
Quand il a dit : *Corydon*, *Corydon*,
Quelle marotte a troublé ta cervelle.

Nivelle de la Chaussée, inventeur du comique larmoyant, et que, pour cette raison, Piron appelait plaisamment le révérend père la Chaussée, qui fut un

de ceux qui contribuèrent le plus à ce que notre poëte ne fut point admis au nombre des quarante immortels, reçut un matin la chanson suivante :

AIR : *De Joconde.*

Connaissez-vous sur l'Hélicon
L'une et l'autre Thalie ?
L'une est chaussée, et l'autre non,
Mais c'est la plus jolie.
L'une a le rire de Vénus,
L'autre est froide et pincée ;
Honneur à la belle aux pieds nuds,
Nargue DE LA CHAUSSÉE.

Un aveugle qui mendiait dans le passage des Feuillans qui mène aux Tuileries, dans l'espérance de ranimer en sa faveur la charité du public, avait affiché sur sa loge d'assez mauvais vers de sa façon.

Un jour qu'il se plaignait à quelques amis du peu que lui rapportait sa veine poétique : « Eh ! que ne t'adresses-tu à » Monsieur Piron, lui répondit un d'eux; » il passe ici tous les jours ; il est aveu- » gle comme toi, et probablement fait » mieux des vers. »

L'avengle, profitant de l'avis, se fait avertir du moment où passerait Piron, et lui présenta humblement sa requête.

« Très-volontiers, confrère, lui dit » l'auteur de la *Métromanie*, j'y ferai » de mon mieux, sois en bien sûr. »

Effectivement Piron, au retour de sa promenade, et en repassant vis-à-vis de l'aveugle lui remit les vers suivans :

Chrétiens, au nom du Tout-puissant
Faites-moi l'aumône en passant;
L'aveugle qui vous la demande,
Ignore qui la lui fera;

Mais Dieu qui voit tout le saura :
Il le priera qu'il vous la rende.

La singularité de l'aventure, jointe au mérite des vers que chacun voulut lire, ne tarda pas à rendre le pauvre aveugle heureux au-delà de ses espérances.

Epitaphe d'un Grammairien.

Ci-gît maître Jobelin,
Suppôt du pays latin,
Juré piqueur de diphtongue;
Endoctriné de tout point
Sur la virgule, le point,
La syllabe brève et longue,
Sur l'accent grave, l'aigu,
Le circonflexe tortu,
L'U voyelle et l'V consonne;
Ce genre qui le charma,
Et dans lequel il prima,
Fut sa passion mignonne;
Son huile il y consuma,

Dans ce cercle il s'enferma,
Et de son chant monotone,
Tout le monde il assomma.
Du reste, il n'aima personne,
Et personne ne l'aima.

Trois jeunes seigneurs de la cour de Louis XV invitèrent Piron à dîner. On était au moment de se mettre à table, lorsqu'une jolie marchande de dentelles vint gaiement leur offrir ses cartons. On proposa au fameux poëte de la faire dîner avec eux.

Cette proposition fit d'autant plus de plaisir à Piron, que la jeune commerçante était alerte, vive et fringante. Aussi ne cessa-t-il pendant tout le repas de la questionner agréablement sur ses inclinations, sur ses occupations, sur son commerce.

La petite personne qui lui laissait en-

trevoir, en le flattant, plus de finesse d'esprit que n'en ont d'ordinaire ses semblables, intéressa si bien Piron, que, pour tâcher de la mieux connaître encore, il lui demanda entr'autres choses, à quoi elle s'amusait le plus particulièrement le dimanche ?

« Oh ! mon cher monsieur, après le » service divin, lorsque le tems nous in- » terdit à mes compagnes ainsi qu'à moi » la promenade, nous nous amusons à » jouer, vous en rirez peut-être, oui à » jouer comme nous pouvons des comé- » dies, et même quelquefois des tragédies. » Oh ! et c'est bien fait cela, ma belle » enfant !... Mais peut-on savoir les pièces » que vous jouez avec le plus de satisfac- » tion ? Iphigénie, Zaïre, Androma- » que, le Glorieux, le Philosophe marié, » et nombre d'écoles de différens titres. » — Eh ! fi donc, mademoiselle, ces

» écoles, pour la plupart, sont de très-
» sottes écoles. Cela pourrait bien être,
» monsieur... Il en est pourtant, et plus
» d'une, qui nous plaisent, et qu'on dit
« être très-applaudies au théâtre.—Voilà
» donc où se borne votre répertoire?...
» et nulle autre comédie n'a trouvé grâce
» devant votre petite troupe? Pardon-
» nez-moi, monsieur, il en est une
» dont on disait assez de bien, que nous
» avons voulu jouer, mais à laquelle nous
» nous sommes vues forcées de renoncer.
» — Et peut-on savoir comment vous
» nommez celle-là? — Oh! c'est le titre
» le plus singulier, le plus baroque, le
» plus étrange enfin qui soit peut-être
» parmi toutes les pièces connues.....
» Attendez: c'est la.....Manie, la
» Trop..... manie, au diable soit ce
» maudit nom.— Serait-ce, par hasard,
» la Métromanie? — Tout justement,

» mon cher monsieur..... Ah ! l'en-
» nuyeuse et platte pièce ?.., Elle est
» farcie de mots et de choses auxquels
» nous n'avons rien pu entendre. Par ma
» foi, nous l'avons plantée là pour n'y
» plus revenir. »

On sent, à cette sortie imprévue, quelle dut être la surprise de Piron. Son embarras se manifesta visiblement. Nos trois jeunes fous riaient à gorge déployée. Ils jouissaient des vains efforts que faisait le poëte, pour avoir l'air de conserver sa bonne humeur. On ne sait enfin comment cette scène se serait terminée, si la prétendue marchande de dentelles, fâchée d'avoir poussé peut-être un peu trop loin les choses, et prenant pitié du rimeur, déconcerté, ne se fût tout-à-coup fait connaître pour l'aimable marquise de*** chez laquelle le pauvre Piron ignorait qu'il dînait.

Le déguisement de la dame, l'extrême faiblesse de la vue du poëte, l'avait empêché de reconnaître la marquise. Mon cher monsieur, lui dit-elle, en lui présentant la plus belle main du monde, pardonnez, je vous prie, à cette petite espiéglerie de ma part, et avec d'autant plus de raison, que personne n'est, en effet, plus sincèrement admiratrice de la comédie dont il s'agit, et de son auteur. Cette scène n'est, et j'ose vous l'affirmer, que la suite d'une gageure faite avec mon frère et deux parens que voici..... Tous trois prétendaient, en parlant de votre caractère connu, que de quelque façon qu'on put vous attaquer, même du côté de l'amour propre, vous étiez toujours sûr d'une parade assez plaisante, non-seulement pour déconcerter les agresseurs, mais pour tourner les rieurs de votre côté. C'est donc à

vous même que je remets la décision de ma gageure.

Vous avez gagné, belle dame, vous avez gagné, s'écria Piron, en baisant sa jolie main :

Et dussé-je, à ce prix, m'avouer ridicule,
Je sais joyeusement avaler la pillule...
D'ailleurs, qu'eût pu mieux faire en pareil cas Momus,
Pris au dépourvu par Vénus ?

« Eh bien ! messieurs, ne voilà-t-il » pas que j'ai perdu, s'écria, du ton le » plus gai, la prétendue marchande de » dentelles ! Monsieur Piron, M. Piron, » je ne gagerai plus contre vous. »

Le jour de la mort de Piron, le curé de sa paroisse, que ce grand poëte écoutait et aimait, envoya, par rapport à des

occupations indispensables, un prêtre de sa communauté pour réconcilier le mad. Cet ecclésiastique parla à Piron avec un zèle un peu sévère : « Un mo- » ment, monsieur l'abbé, lui dit Piron, » on croirait que la charette est là-bas. »

Epitaphe épigrammatique de PIRON, *faite par lui-même.*

Ci-gît... qui ? quoi ? ma foi, personne, rien :
Un qui, vivant, ne fut valet ni maître,
Juge, artisan, marchand, praticien,
Homme des champs, soldat, robin ni prêtre,
Marguillier; même académicien,
Ni franc-maçon. Il ne voulut rien être,
Et vêquit nul, en quoi certe il fit bien ;
Car, après tout, bien fou qui se propose,
Venu de rien, et revenant à rien,
D'être en passant ici-bas quelque chose.

Epigramme d'un Suisse contre l'académie.

Nous l'iêtre mieux que vous en crans esprits,
A Berne un jour me disait un gros piffre,
Monsieur foultairs l'iêtre un fripier d'esprits,
Lui savoir mieux fendre que faire un lifre,
Son beau trompet ne faloir pas mon fifre,
Ni vos quarante *Haller* et Bernouilli;
Et par ma foi, de vos 40 en chiffres,
L'O n'être rien, et le 4 qu'un J.

ÉPIGRAMME.

Alidor court après le bonnet de docteur.
Tout s'achète. Il est riche : il fera des merveilles,
Mais ma foi ce bonnet, n'en déplaise au payeur;
Sera diablement grand s'il cache les oreilles.

Laharpe avait un peu maltraité Clément, ami de Piron. Celui-ci voulut

venger l'amitié, il décocha contre Laharpe les deux épigrammes suivantes :

Clément, laisse aboyer Laharpe,
Qu'il se jacte et déprime autrui :
Qu'il taille, tranche, coupe, écharpe,
C'est à lui seul qu'il aura nui.
Les lecteurs, excédés d'ennui,
Le méprisent autant qu'il s'aime ;
Que peut-on faire contre lui,
De pis que ce qu'il fait lui-même ?

A Clément, que Dijon vit naître,
Laharpe, homme du haut savoir,
Ex Cathedra prononce en maître ;
Que son esprit sent le terroir.
La Seine est un bel abreuvoir !
Mais de plus d'un rare génie
Dijon n'est pas moins la patrie.
Pardon, Volnay, Beaune et Pomard !
Le fin gourmet qui vous décrie,
Gobelotait à Vaugirard.

Piron mécontent du jeu du comédien Sarasin, qui représentait dans *Gustave*, et sachant que cet acteur avait été abbé dans sa jeunesse, cria au milieu de l'amphithéâtre : — Cet homme qui n'a pas mérité d'être sacré à vingt-quatre ans, n'est pas digne d'être excommunié à soixante.

Piron trouva un matin, chez la marquise de Mimeure, monsieur de Voltaire, plongé jusqu'aux épaules dans un large fauteuil, les jambes écartées et les talons posés sur l'un et l'autre chenet. Il fit une légère inclination de tête à Piron, pour cinq ou six de ses révérences. Celui-ci prend un fauteuil et s'assied le plus près de la cheminée qu'il peut. L'un tire sa montre, l'autre sa tabatière ; celui-ci prend les pincettes, celui-là du tabac.

L'un éternue, l'autre se mouche. Voltaire enfin se met à bâiller d'une si grande force, que Piron allait en faire autant, lorsque monsieur de Voltaire tire de sa poche une croûte de pain et la broie sous ses dents avec un bruit si extraordinaire, qu'il étonna Piron. Celui-ci sans perdre de tems, tire un flacon de vin et l'avale d'un trait. Monsieur de Voltaire s'en trouva offensé, et dit d'un ton sec à Piron : — J'entends, monsieur, raillerie tout comme un autre, mais votre plaisanterie, si c'en est une, est très-déplacée. — Ce n'en est pas une, répondit Piron, le pur hasard a part à tout ceci. — Monsieur de Voltaire l'interrompit alors pour lui dire qu'il sortait d'une maladie qui lui avait laissé un besoin continuel de manger. — Mangez, monsieur, mangez, répliqua Piron, vous faites bien; et moi je sors de Bourgogne avec un besoin continuel de boire, et je bois.

Piron jouait au piquet avec une femme dont la mauvaise odeur révoltait son odorat ; elle le fit capot ! — Oh ! s'écria le poëte en éclatant de rire, depuis long-temps je sentais ce coup-là.

Piron disait, en parlant de Corneille et de Racine : — Je voudrais être Racine et avoir été Corneille.

Piron passait dans le Louvre avec un de ses amis : Tenez, voyez-vous, lui dit-il, en lui montrant l'académie française ? ils sont là quarante qui ont de l'esprit comme quatre.

La salle de l'académie française n'était pas assez vaste pour les séances pu-

bliques. Un jour que Piron voulait percer la foule pour y arriver : — Il est plus difficile, dit-il, d'entrer ici que d'y être reçu.

Un des amis de Piron disait à ce poëte plein de saillies, et qui brillait plus que les autres dans la conversation : — Il faut prendre tous les jours quelques momens pour vous rappeler et pour écrire ce que vous avez dit de mieux dans la journée. Piron lui répondit : — Il y a de la malice dans votre conseil, et vous ne me le donnez que pour m'humilier.

La pièce du *Fat*, donnée aux Français en 1751, tomba, parce que l'auteur n'avait pas bien saisi les nuances de ce caractère. Piron, instruit de cette chûte,

s'écria. — Je m'y attendais. Jamais un homme ne se connaît assez pour se peindre au naturel.

Un ami de Piron vint lui annoncer la fausse nouvelle de la mort de Voltaire ; il fut témoin de l'agitation qu'elle lui causa, et le vit se lever avec vivacité de son fauteuil, s'écrier à plusieurs fois : Ah ! le pauvre homme ! quelle perte ! c'était le plus bel esprit de la France ! Puis il ajouta, par reflexion : Au moins, monsieur, vous répondez de votre nouvelle ?

Un évêque de Bayonne vint un jour rendre une visite à Piron. Ce poëte lui dit avec sa gaieté ordinaire : — Monseigneur, j'ai en grande vénération les jambons de votre diocèse.

A l'occasion de la pastorale des *Courses de Tempé* et de la comédie de l'*Amant mystérieux*, qui virent le jour en même-tems, avec un succès bien différent, Piron dit à ses amis : — « Le public » m'a baisé sur une joue, et m'a donné » un bon soufflet sur l'autre.

A la première représensation d'*Arlequin Deucalion*, opéra comique de Piron, ce poëte fut complimenté par la marquise de Mimeure et la marquise de Colandre. Il allait leur répondre, lorsqu'il aperçut par-dessus la tête de ces deux dames Voltaire élevant subitement la sienne, et qui l'apostropha ainsi : — Je me félicite, Monsieur, d'être pour quelque chose dans votre chef-d'œuvre.

— Vous, Monsieur, lui répondit Piron, et quelle part, s'il vous plaît, pouvez-vous y avoir? — Quelle part! Qu'est-ce que ces deux vers que vous faites dire à votre Arlequin, lorsque vous les faites tomber de dessus Pégase :

Oui, tous ces conquérans rassemblés sur ce bord,
Soldats, sous Alexandre, et rois après sa mort(*).

Je l'ignore, dit Piron : seraient-ils malheureusement de vous? Quittons le sarcasme, Monsieur, interrompit M. de Voltaire en colère, et dites-moi ce que je vous ai fait pour me tourner ainsi en ridicule? Pas plus, répondit Piron, que Lamothe à l'auteur du Bourbier (**). A

(*) Vers d'Artémire, tragédie de M. de Voltaire.

(**) Pièce satyrique de M. de Voltaire contre Lamothe.

cette réplique, Voltaire baissa la tête, et disparut en disant : — Je suis embourbé.

Piron, dans un accès de mauvaise humeur contre Voltaire, dont il avait à se plaindre, lâcha contre lui l'épigramme suivante. Sa propre vieillesse (car il était alors âgé de 80 ans), l'autorisait à plaisanter sur celle de son rival.

Sur l'auteur dont l'épiderme
Est collé tout près des os,
La mort tarde de frapper ferme,
De peur d'ébrécher sa faulx.
Lorsqu'il aura les yeux clos,
Car s'il faut qu'il y vienne,
Adieu renom, bruit et los,
Le tems jouera de la sienne.

Il avait une nièce chez lui qui s'était

mariée à son insu, avec Capron, fameux violon : quoique cet hymen fût fait depuis long-tems, elle s'imaginait que Piron l'ignorait absolument. Il disait de tems en tems, j'en rirai bien après ma mort, *Nanette* a le paquet. Elle était en effet nantie d'un testament dans lequel il dit : — Je laisse à *Nanette*, femme de *Capron*, musicien, etc. : ce qui prouve qu'il n'ignorait pas la supercherie, et qu'il avait eu la générosité de ne rien diminuer de ses sentimens pour sa nièce.

A la première représentation de la tragédie de *Gustave* de Laharpe, on écouta d'abord patiemment; on continua par bâiller prodigieusement, et l'on finit par tourner le dos au théâtre fort indécemment. Lorsque l'acteur vint pour faire l'annonce, on cria: *bon ou mauvais*,

rendez-nous Piron. Celui-ci fier d'être un pis aller, adressa les vers suivans à Laharpe.

L'esprit en écharpe
Et le nez au vent,
Va, cher de LAHARPE,
Et marche en avant.
Encore deux chûtes,
Quatre ou cinq culbutes,
Sont un passe-port
Aux lieux où tu buttes.
Malheur à qui doit,
Renonçant au drame,
Laisse-là la rame,
Revire de bord.
Lourd, froid, sec et rogue,
L'écolier peut fort
Deviens pédagogue.
A travers, à tort,
Fais l'art poétique;
Il aura le sort
D'un garde boutique:
Double affront, d'accord;
Mais pique et repique,

Pousse la boutique :
Et sans autre effort,
Titre ni rubrique,
Te voilà d'abord,
Membre académique.

Un jour de vendredi saint, Piron, au sortir d'un bon repas, se soutenait à peine sur ses jambes. Une dame de sa connaissance qui le vit dans cet état, lui en fit des reproches, en ajoutant que, dans un jour si saint, sa conduite était du plus grand scandale. — Il est bien juste, répartit le poëte, que, lorsque la divinité succombe, l'humanité chancelle.

Voltaire proposa un jour à Lekain de lui reciter quelques lambeaux des rôles qu'il avait déjà joués. Celui-ci, sans trop examiner la question, lui proposa assez

mal-adroitement de lui déclamer le grand couplet de *Gustave*, au second acte. « Point, point de Piron, dit-il avec une » voix tonnante et terrible, je n'aime pas » les mauvais vers; dites-moi tout ce » que vous savez de Racine. » Cette réponse de Voltaire marque plus d'inimitié et de jalousie que de justice.

Piron dînant chez une dame de sa connaissance; se livra à quelques sarcasmes violens qui déplûrent. — « Vous » êtes un cheval, lui dit cette dame. » Le poëte se lève de table, tenant sa serviette à la main. — Où allez-vous donc? — A l'écurie. — Vous n'avez pas besoin de serviette.

Un de ses amis lui amena un jour une personne de sa connaissance, à qui, dit-il, il avait l'obligation d'avoir vu Voltaire; et, pour lui en témoigner sa reconnaissance, il ne croyait pas pouvoir mieux faire que de lui faire voir l'auteur de la *Métromanie* : — Monsieur vous doit du reste, dit Piron à son ami.

Quelqu'un félicitait Piron d'avoir fait la dernière comédie de ce siècle (la *Métromanie.*) Il repondit : Ajoutez et la dernière tragédie (*Gustave*).

Il était jadis d'usage, à l'université de Montpellier, de faire endosser à un candidat en médecine, le jour de sa recep-

tion au doctorat, la robe de Rabelais. C'est pour se moquer de cette niaiserie pédantesque, que Piron adressa cette épigramme à la ville de Montpellier.

Secourable mont des pucelles,
Puissiez-vous long-tems prospérer,
Puissent de vos plantes nouvelles
Les vertus toujours opérer,
Et ne jamais dégénérer,
Comme la robe mémorable,
Qui fut un harnois honorable,
Tant que Rabelais l'eut sur lui,
Mais qui par un sort déplorable,
N'est plus qu'un bât d'âne aujourd'hui.

Dans la vie de Piron nous avons vu la guerre de couplets qui s'était établie entre les Beaunois et lui. Les premiers crurent qu'il serait fort plaisant de réunir leurs chansons, épigrammes, etc.,

pour les envoyer à Piron. Quelques jours après la scène qui s'était passée à Beaune, et dans laquelle Piron avait pensé perdre la vie, ils lui adressèrent effectivement une liasse de couplets et de vers plus ou moins bons, plus ou moins satyriques. Piron ouvre cet énorme paquet : il sourit de pitié, prend la plume, et pour toute réponse leur adresse la pièce suivante :

Quand, sans cuirasse et sans épée,
Sur ma carcasse constipée,
Je vis briller vingt glaives nus,
Je dois le dire à votre gloire,
Vous me fîtes venir la foire,
Vous me deviez des torche-culs.

Dans un dîné chez madame de *Tencin*, où il était question de faire un académicien, la compagnie se trouvait partagée entre son éminence le cardinal, alors

abbé de Bernis, et l'abbé Girard. Piron était du dîné et de la consultation. Comme il se disait consolé de tous les fauteuils possibles par une pension de cent pistoles; on lui demanda auquel des deux il donnerait sa voix. — A l'abbé Girard; c'est un bon diable.... Ayant la vue basse, il ne s'était pas apperçu que monsieur de Bernis n'était pas loin de lui. On l'en avertit à l'oreille, et alors se tournant de son côté: — Y penseriez-vous, Monsieur l'abbé, de vous mettre sur les rangs? Vous êtes trop jeune, ce me semble, pour demander les invalides.

Une dame jolie et spirituelle avait grande envie de voir Piron, et de causer avec lui, on lui en procura le plaisir. La dame instruite de la haute estime du

poëte pour Montesquieu, entama la conversation par l'éloge et l'analyse de l'Esprit des lois. Elle soutint à merveille son texte pendant quelques minutes; mais commençant à s'embrouiller, Piron lui dit : Croyez-moi, madame, sauvez-vous par le temple de Gnide.

Un poëte apporta à Piron un gros cahier de vers, et le pria de l'examiner. Quelques jours après l'auteur de la *Métromanie* lui rendit son manuscrit. — Quoi, monsieur ! point de croix ? s'écria le jeune homme avec satisfaction. — Point de croix ! reprit Piron : vouliez-vous donc que je prisse votre ouvrage pour un cimetière ?

Ce fut chez madame de Tencin que monsieur Languet, curé de Saint-Sulpice, rencontra Piron sans le connaître. Cette dame le lui présenta comme un compatriote qui faisait honneur à la Bourgogne : elle le nomma. Quoi ! c'est vous, monsieur Piron ! dit le pasteur : je suis ravi de vous voir. N'êtes-vous pas le fils d'un Piron, apothicaire de Dijon, que j'ai beaucoup connu ? Il avait de si grands bras ! — Ah ! monsieur le curé, que vos mains n'étaient-elles au bout, répartit Piron, mon sort serait bien différent ! — Monsieur Languet continua en riant de l'exclamation : — Mais il y a long-tems que vous demeurez sur ma paroisse, et il est étonnant qu'à titre de compatriote et de paroissien, vous ne soyez pas venu me voir, et que je ne vous connaisse point. — Cela n'est pas si

étonnant que vous le pensez ; répondit Piron ; c'est que vous connaissez mieux vos vaches que vos brebis.

Piron avait un faible pour sa comédie des *Fils ingrats* : il ne cessait d'en parler dans les sociétés. Il fut un jour contrarié par un homme qui mettait avec raison la *Métromanie* fort au-dessus. — Ne m'en parlez pas, s'écria le poëte avec humeur, c'est un monstre qui a dévoré tous mes autres enfans.

Le plaisir de la conversation mêlé à celui de la bonne chère, est un préparatif contre l'intempérance. Piron disait à ce sujet : Les morceaux caquetés se digèrent plus aisément.

Un jeune poëte qui était fort lié avec Piron, lui avait envoyé un faisan. Le lendemain, il fut le voir, et tira de sa poche une tragédie sur laquelle il venait le consulter. — Je vois le piège, dit Piron; remportez vîte votre faisan et votre tragédie.

Piron, en sortant de voir une de ses tragédies qui n'avait pas été goûtée, fit un faux pas. Quelqu'un s'empressa de le soutenir, il lui dit : C'est ma pièce qu'il fallait soutenir, et non pas moi.

L'abbé Leblanc étant logé à côté d'un maréchal-ferrant, quelqu'un qui ignorait sa demeure, la demanda à Piron.— C'est, répondit celui-ci, dans telle rue, à côté de son cordonnier.

Monsieur de Fontenelle avait ses dîners marqués pour chaque jour de la semaine dans certain nombre de bonnes maisons. Cela fit dire à Piron, voyant passer le convoi du doyen de l'académie : — Voilà la première fois que monsieur de Fontenelle sort de chez lui pour ne pas aller dîner en ville.

Piron ayant eu à se plaindre de l'abbé Desfontaines, lui envoya l'épigramme suivante, et la première qu'il ait lâchée contre lui :

Un écrivain fameux par cent libelles,
Croit que sa plume est la lance d'Argail ;
Au haut du Pinde, entre les neuf pucelles,
Il est planté comme un épouvantail.
Que fait le bouc en si gentil bercail ?

S'y plairait-il ? penserait-il y plaire ?....
Non, c'est l'eunuque au milieu du sérail :
Il n'y fait rien, et nuit à qui veut faire.

Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que Piron étant allé voir l'abbé, qu'il trouva avec deux jésuites, le journaliste, pâlissant de colère, s'écria : — Comment êtes vous assez hardi pour vous présenter à ma vue, après l'horrible épigramme que vous avez faite contre moi? — Horrible ! dit Piron ; comment vous les faut il donc ? elle est pourtant fort jolie..... Ce grand sang-froid redoubla la colère de l'abbé, et fit partir d'un grand éclat de rire les deux jésuites. — Point d'emportement, reprit Piron ; jurer et crier ne remédie à rien ; l'épigramme n'en est pas moins faite : mais puisqu'elle vous fâche, dites, dans la première de vos

feuilles, qu'elle a été faite il y a plus de cinquante ans, on ne sait par qui, ni contre qui, et tout sera dit là-dessus. Ce qui choquait le plus l'abbé dans cette épigramme, était ce vers :

Que fait le bouc en si gentil bercail ?

— Eh bien ! lui dit Piron, qu'à cela ne tienne : au lieu d'écrire le mot *bouc* tout entier, mettez seulement le *b...* ; le vers y sera toujours, et le lecteur y suppléera.

Au sortir de la répétition de la *Métromanie*, Piron, suivant son usage, entra au café de Procope, superbement vêtu. Tout le monde l'entoura et lui fit compliment. L'abbé Desfontaines était présent ; il voulut plaisanter Piron, et

soulevant, avec une curiosité affectée et une feinte admiration, la basque de l'habit, pour en mieux faire remarquer la richesse : — Quel habit, s'écria-t-il, pour un tel homme ! Piron, soulevant aussitôt le rabat de l'abbé, répartit sur-le-champ : *Et quel homme pour un tel habit* !

Un jeune homme vint lire à notre poëte une tragédie qui allait bientôt être jouée. A chaque vers pillé, Piron ôtait son bonnet, et continuait ce manège à tout moment. L'auteur de la pièce étonné de ce geste perpétuel, lui en demanda la raison. — C'est, dit l'auteur de la *Métromanie*, que j'ai pour habitude de saluer les gens de ma connaissance.

Il disputait un jour vivement avec un grand seigneur : après quelques paroles trop piquantes de part et d'autre, le poëte dit au grand qui se fâchait tout de bon : — Finissons, monsieur, la partie n'est pas égale ; je ne suis qu'un insolent, et vous êtes un brutal.

L'abbé Desfontaines, dans ses feuilles, reprochait sans cesse à Piron la dureté de ses vers, et se servait sans cesse de ces deux mots *aes triplex*. Celui-ci lança contre l'abbé l'épigramme suivante :

Pour dire à ma muse une injure,
Faible et téméraire écrivain,
Je vois d'ici quelle aventure
T'offrit ces deux mots, TRIPLE AIRAIN.
Tu les cherchas long-tems en vain,
Tant que, suant à grosse goutte,
Tu t'essuyas le front sans doute,
Et les trouvas là sous ta main.

LE CHIEN ENRAGÉ,

CONTE.

Depuis que le Loup galeux m'a fait donner la commission rogneuse du *Chien enragé*, et que indiscrètement je me suis laissé donner d'avance, en paiement, un bel *Etui* de chagrin, je n'ai ni digéré, ni dormi, et je me suis creusé l'imagination jusqu'au centre, sans en avoir pu rien tirer qui vaille. Enfin je devenais pis qu'enragé moi-même, quand, au moment où j'y pensais le moins, j'ai tout trouvé sous ma main. Ne doutons plus que Martin n'ait cherché son âne étant dessus; j'étais dessus le mien, quand je le cherchais; et l'on en conviendra lorsque je dirai que j'ai trouvé le *Chien enragé* dans mon *Etui*.

Je m'étais assoupi ce matin de tristesse, et ne songeant qu'à rendre l'*Etui* que je ne rendrai plus, quand j'ai fait le rêve heureux qui m'acquitte, et qui suit. Je tenais ce cher *Etui*, et lui faisais mes tendres adieux: quelle a été ma surprise! je vois tout-à-coup, sous mes yeux, je sens dans mes mains sa peau lisse et luisante se changer en peau de poule, et de peau de poule en gros chagrin brute et rude, à râper le cœur d'un Pandoure comme une muscade.

Je lache bien vîte ce cuir affreux; il s'étend, il se fait aussi large, aussi grand que l'était une peau de tigre, qui m'a servi un an de courte-pointe: col, pattes, griffes, queue, tout cela se configure distinctement; la tête se plante au bout où n'était pas la queue: après quoi tout cela s'arrondit, se grossit, s'entripaille, et se

met sur pied. Finalement, je vois devant moi un animal complet et vivant, sous la forme d'un chien marin, qui ouvre une gueule armée de trois rangs de dents. On sait ce que me sont les monstres; on conçoit ma frayeur et ma joie; j'ai eu une peur divine, et je me suis encouragé à ne me pas enfuir, quand, pour comble de plaisir et d'horreur, ce chien marin a parlé, et m'a dit: Je suis le chien enragé dont on vous demande l'histoire, on en est curieux avec raison. Les *cent mille et une Nuits* n'en contiennent point de si merveilleuses; il n'est bêtes, ni gens, Héros, Paladins, demi-Dieux, Dieux tout entiers qui aient eu de plus rares aventures, et qui aient fait de plus belles courses que moi, puisque, avant que d'avoir été réduite comme je suis, à ne faire que le tour de votre *Etui*, j'ai

couru l'Enfer, le Ciel, la Terre, la Mer, et, en dernier lieu, je ne sais combien de mains, pour tomber enfin dans les vôtres, d'où, selon bien des apparences, je ne sortirai plus.

Là-dessus, comme le monstre avait beaucoup de choses à me dire, il s'est assis sur son derrière, vis-à-vis de moi, et a continué ainsi :

J'ai vécu du temps que les bêtes parlaient, et bien avant celui des métamorphoses Je suis né natif du Tartare : ma mère était une jolie Sibérienne, adorée de Proserpine, avec qui elle couchait cent fois, contre Pluton une. Ce ne fut pas la faute de la Reine des morts, si je vins au nombre des vivans, car lorsque ma mère était en folie, elle était consignée, sur grièves peines, à toutes les filles d'honneur et à toutes les Dames du

palais. Mais on ne s'avise jamais de tout; et pour une entrée qu'a chez nous la rage d'amour, combien n'a-t-elle pas de sorties? Ma mère s'échappa donc, et ne revint au logis qu'après s'être satisfaite, et bien mâtinée; et par qui? la belle demande! Y-a-t-il à choisir où elle était? Par le plus vilain individu de l'espèce, par l'unique chien du lieu, par Cerbère.

La fureur de Proserpine, quand elle sut l'équipée, n'est pas imaginable. Les cris qu'elle poussa, lors de son enlèvement, n'approchaient pas de ceux qu'elle fit à cette nouvelle. Ah! ma pauvre chienne, elle est perdue! elle en mourra! elle a cinq ou six mâtins, pour le moins, dans le ventre, et cinq ou six mâtins à trois têtes! La pauvre déesse en faillit perdre la sienne. Pluton voulut partager sa douleur et ses inquiétudes; il fit mai-

son nette : il la caressait, la rassurait. Bonne tentative ! c'était bien se connaître en sentimens ! comme si les attentions d'un mari, d'un amant même, étaient un contre-poids au péril d'un chien, d'un chat, d'un singe ou d'un oiseau ! La tendresse d'une femme pour ces créatures-là, va plus loin que l'amour maternel, plus loin même que l'amour-propre.

Il fallut pourtant prendre patience, et attendre les neuf semaines. Le terme arriva, et par bonheur pour la paix d'un des plus honorables ménages de l'univers, ma mère chienna heureusement ; non-seulement je fus fils unique, mais je ne vins au monde qu'avec une tête.

Il est vrai que je naquis avec une rage infernale d'aboyer et de mordre, comme si j'eusse eu triple gueule et triple gosier : je faisais un tintamare de diable en en-

fer. On n'y eût pas ouï Dieu tonner. Mes aboyemens continuels empêchaient également les trois juges de dormir à l'audience et d'y juger. Ordre aux furies de me chasser: elles me donnèrent l'anguillade, et moi de gagner la porte : mon père me laissa passer, je m'enfuis sur terre. Voilà comme je montai ici bas.

J'y trouvai bon maître. J'entrai chez le seul homme de bien qu'il y eût alors dans le monde. C'était *Deucalion*, homme simple, qui ne parlait ni du prochain, ni de l'état, ni de la constitution. Tout le reste menait une vie de chien. Le ciel irrité lâcha les écluses, il laissa tout aller sous lui; cela s'appela le déluge. Mon maître et moi fûmes les seuls qui purent avoir un parapluie. De tous les animaux raisonnables il ne resta que nous deux; tout le reste creva de la soupe

aux chiens. Ainsi tout ce qui existe d'hommes et de chiens est notre ouvrage à nous deux : et combien, chacun dans notre espèce n'avons-nous pas de Césars et de Laridons ?

J'ai pour ma part, entre mes Césars, le chien d'Ulysse, qui, après vingt ans d'absence, lui battit la queue le premier et le reconnut même avant sa fidelle Pénélope ; le chien d'Hésiode et celui de Pirrhus, qui firent prendre et reconnaître les meurtriers de leurs maîtres ; le pieux Capparos, chien de garde du temple d'Esculape à Athènes, qui mérita pension viagère de la république, pour avoir poursuivi à grands cris un voleur de temples pendant trois jours, et l'avoir fait prendre enfin sur cet indice ; le joyeux chien de Tobie ; celui de St. Roch ; les braves chiens qui furent de

moitié dans la conquête de l'Amérique avec les Espagnols ; le fameux Suéning, chien d'Osten, roi de Snède, qui fut fait gouverneur de la Norwège par son maître, et en reçut les hommages ; le chien du prince d'Orange, qui partage avec son altesse les honneurs du mausolée à Delft, mais mieux que tout cela, le petit chien perdu et si regrettable, le chien qui secouait des pierreries ; en un mot, tous les chiens qui ont brillé depuis celui de Céphale et la meute de Diane, jusqu'à Rocambole et Yon-Yon; tous sont autant de nobles animaux grimpés sur les branches de l'arbre généalogique dont j'occupe le tronc.

Mais si nous retournons la médaille, quel horrible revers ! je deviens chien doublement enragé quand j'y songe. Premièrement, le papa Cerbère ; ensuite

les chiens enragés qui mangèrent leur maître à belles dents, parce qu'il avait mangé des yeux la nodité d'une précieuse ridicule ; les infâmes chiens d'ambassadeurs qui compissèrent le palais de Jupiter ; les coquins de chiens qui, s'étant endormis au Capitole une nuit d'assaut, laissèrent à des oies l'honneur de la journée ; les vilains petits toutous qui gâtèrent la robe de Perin-Dandin ; le chien de chien qui fit ruer la mule de M. Grichard, et lui pensa faire rompre le cou ; le méchant chien du jardinier ; l'étourdi de chien à Brusquet, qui se laissa prendre au loup dès la première fois qu'il fut au bois : l'impertinent chien de Jean de Nivelle, qui s'enfuit quand on l'appelle : celui de M. Roussy, qui tout au contraire, depuis trois jours qu'on le chasse, ne parle pas de s'en aller. Que

de rabat-joies pour l'amour-propre d'un premier père ! et bel exemple à tous les animaux qui auront la manie des longues lignées ! Remontons à moi tout seul, et laissons-là ces races de chiens.

N'ayant plus sur terre ni filous, ni larrons, ni voleurs, ni brigands, ni procureurs, ni mendians, ni bénéfices, et ne sachant plus, dans la rage qui me tenait toujours, après qui, ni quoi aboyer, je me mis à aboyer après la Lune, et même avec une envie enragée de la pouvoir prendre avec les dents. J'y parvins une belle nuit, qu'en qualité de chien enragé, je courais les champs dans la Carie. Je surpris Madame la Lune qui descendait tout bellement et en catimini chez le bel Endymion. Ah, ah ! Madame la fausse prude, je vous y attrape,

A venir par un trou tout-à-fait obligeant
Faire mettre de l'huile à la lampe d'argent.

Je vous lui fais un charivari de chien, qui l'oblige à remonter bien vîte sur son char. Pour le coup, je vous la prends tout à mon aise avec les dents, je la happe aux fesses, je lui fais-là trous sur trous; enfin je la mords si serré, que, ne pouvant lâcher prise quand je le voulus, elle me fit remonter, malgré nous deux, avec elle au ciel.

J'étais-là assez déplacé pour un chien enragé, car le ciel, non plus que l'hôpital n'est guères fait pour les chiens. Mais ma bonne étoile m'y fit trouver un puissant protecteur. Jupiter me voulut du bien d'avoir démasqué l'hypocrite, et d'avoir ainsi vengé le pauvre Actéon, neveu de sa chère et belle Europe.

Il me donna un très-bel établissement

dans ses états. Il créa pour moi une nouvelle charge de constellation. Je fus canicule; je remplis très-bien mon poste, et je fis là fort bien mon devoir de chien enragé. On sait quelles furent mes funestes influences, et quelles sont encore celles dont j'ai impreigné cet endroit du ciel qui a gardé mon nom. Mais c'est peu d'influer pour qui veut trouver à mordre. Mais qui mordre? L'homme et moi nous étions trop loin l'un de l'autre pour cela. Je m'ennuyais fort d'enrager à vuide, quand un jour (unique dans l'histoire du ciel), voilà le charriot du Soleil qui me passe presque par-dessus le corps. Il roulait avec une rapidité inexprimable; un jeune insensé, fort embarrassé de sa petite figure, était sur le siège, et tirait comme tous les diables la bride aux quatre chevaux qui avaient pris le mords

aux dents. On sait le train que, sans être enragés, les chiens de village font après une chaise de poste, quand ils la voyent passer : figurez-vous si je fis un beau tapage ! Je sautai aux roues, aux chevaux, et enfin aux jambes du cocher, justement à l'instant que la foudre l'abattait. Je ne démordis point, de façon que je fus après : patatras ! voilà mon chien et son cocher qui dégringolent dans l'embouchure de l'Eridan. Comme il n'y a pas loin d'une embouchure à la mer, et que la mer est un séjour de requise pour ceux qui ont mon indisposition, je ne fus pas fâché, après ma chûte, d'aller mon chemin et de gagner pays. Je coulai jusqu'au fond du golfe Adriatique. J'y prends les eaux depuis des milliers d'années, et cela ne fait à ma rage que de l'eau toute claire : tout ce que me fait

la mer, c'est que, de chien terrestre, infernal et céleste, que j'avais été, je suis devenu chien-marin; mais toujours chien enragé comme auparavant, et même plus enragé que jamais, mordant tout, partout et à tout; si bien qu'enfin sur les côtes de Marseille, j'ai mordu malheureusement à l'hameçon d'un maudit pêcheur qui a vendu ma peau, dont on a fait ce que vous avez vu Le monstre, à ce dernier mot, ouvrit une grande gueule à très-mauvaise intention; quand sa destinée, ou plutôt mon réveil, l'a rappelé à son dernier être : il s'est raplati, ratatiné, rétréci, radouci, rabougri, relissé et remis sous la jolie forme du petit *Etui* mignon que j'ai bien gagné, comme on voit; car, en vérité, c'est bien chanté pour un aveugle, et surtout pour un pauvre aveugle qui n'a plus que du cidre en cave.

ÉPITAPHE.

*De feu M.**, époux de Madame **, veuve et Pucelle.*

Ci gît le pauvre époux de l'aimable Sylvie,
Qui, la première nuit à sa tendre moitié,
Ne donna pas signe de vie;
Et de son sort digne d'envie,
Fit un sort digne de pitié.
La mariée au lit demeura la future.
L'indigne marié ne put,
Par la plus cruelle aventure,
A l'amour payer le tribut.
Mais bientôt, malgré lui, le ciel vengeur voulut
Qu'il le payât à la nature;
De honte et de froid il mourut.
Que la Dame était bien lotie!
L'Hymen, si l'on en croit le proverbe commun
A deux bons jours, l'entrée et la sortie,
Et, grace au trépassé, celui-ci n'en eut qu'un.
Tenez-vous-en, Sylvie, aux douceurs du veuvage;

Le soir en vous couchant faites votre examen ;
Un peu d'amour, et point d'Hymen.
Que le défunt vous rende sage,
Et Dieu lui fasse paix ! Amen.

LE BERGER MAL-ADROIT.

Sur un tendre gazon Célimène étendue,
Laissait à ses pieds son amant,
Et l'écoutait non-chalamment,
Sans lui répondre un mot, sans en paraître émue.
Tournez du moins vers moi la vue,
Lui disait-il languissamment,
Bergère, après avoir aimé si constamment,
Toute ma peine est donc perdue !
Où vîtes-vous plus de respect ?
Où voyez-vous plus de tendresse ?
Les aurai-je toujours, quand j'éprouve à regret
Que l'un m'est inutile, et que l'autre vous blesse ?
Comment de vous se fait-on donc aimer ?
Que dois-je !.... D'en plus dire il ne prit pas la peine,

Voyant les yeux de Célimène
S'appesantir et se fermer.
Elle s'endort ! ah ! la cruelle !
Dit tout bas l'innocent Berger.
Laissons-la donc en paix ; et nous éloignons d'elle.
Adieu ! repose, ingrate ! et je vais m'affliger
De ne pouvoir être infidèle.
Dans la mélancolie aimant à se plonger,
A ces mots il passa dans un lieu solitaire :
Pouvait-il pis ni mieux faire,
S'il eût voulu se venger.

EXPÉRIENCE.

Travaille sans songer au gain.
Ne sois intéressé ni vain.
Aime, ne hais, ni ne dédaigne :
Sois sobre et gai ; bois de bon vin :
Ta vie arrivée à sa fin
Aura valu plus qu'un long règne.

Air : *De l'ouverture de Bellérophon.*

Prends ton froc,
Ton sac et ton broc;
Sus ! Frère Roc,
Vas faire le pieux escroc.
Dans le Dortoir,
Tout est, ce soir,
Au désespoir;
Il y faut pourvoir;
C'est ton devoir.
J'ai voulu voir
Notre réservoir
J'ai visité la cave et le saloir.
Tout le salé
S'en est allé,
Est avalé;
Le vin de Condrieu
Nous dit adieu;
Père Mathieu
Blasphême, au lieu
De prier Dieu.
Si ton retour n'est prompt,
Tous nos moines se damneront.
Prends ton minois

Humble et courtois,
Ta doucereuse voix,
Et le cordon de Saint François;
Le Sexe plein de charité
Pour la Communauté,
Fournira de quoi mettre au pot.
Tends à propos ton esquipot;
L'affaire est de ton tripot!
Mais sois fidèle au dépôt.
Le Diable
Etranglerait
Qui rognerait
Notre prébende respectable;
Vas, reviens,
Et te souviens
Qu'un bon Frère Quêteur vaut mieux que cent gardiens.

PORTRAIT DU DIABLE.

Il a la peau d'un rôt qui brûle,
Le front cornu,
Le nez fait comme une virgule,
Le pied crochu,
Le fuseau dont filait Hercule,
Noir et tortu;
Et pour comble de ridicule,
La queue au cu.

LA COMMERÇANTE.

Air : *De la Bèquille du père Barnaba.*

Sur les vaisseaux d'Amour,
Commerçante gentille,
Thérèse mit un jour
Ses gants en pacotille :
Hélas ! la pauvre fille
Pour tout gain n'attrapa
Qu'un grand coup de Béquille
Du père Barnaba !

Air : *Jupin de grand matin.*

Ce petit air badin,
Ce transport soudain
Marque un mauvais dessein,
Tout ce train
Me lasse à la fin :
De dessus mon sein
Retirez cette main.
Que fait l'autre à mes pieds ?
Vous essayez
De passer le genou ;
Êtes vous fou ?
Voulez-vous bien finir
Et vous tenir !
Il arrivera, Monsieur,
Un malheur.
Ah ! c'est trop s'oublier !
Je vais crier ;
Tout me manque à la fois,
Et force et voix.....
En entrant avez-vous
Tiré du moins sur nous
Les verroux ?

Dernière épigramme de PIRON.

J'achève ici bas ma route ;
C'était un vrai casse-cou,
J'y vis clair, je n'y vis goutte ;
J'y fus sage, j'y fus fou.
Pas à pas j'arrive au trou
Que n'échappent fou ni sage,
Pour aller je ne sais où.
Adieu PIRON, bon voyage.

FIN.

JANVIER.

Jours.	*j. m.*	*Noms des Saints*	*P. de la L.*
lundi	1	CIRCONCISION	
mardi	2	s. Macaire.	
mercredi	3	ste. Geneviève.	
jeudi	4	s. Rigobert.	
vendredi	5	s. Siméon Sty.	
samedi	6	L'EPIPHANIE	
1 *Dim*	7	s. Lucien, év.	☽ Prem. quart.
lundi	8	ste. Gudule.	le 7 à 6 h.
mardi	9	s. Julien.	5a min. du
mercredi	10	s. Guillaume.	soir.
jeudi	11	s. Théodose.	
vendredi	12	ste. Césaire.	
samedi	13	s. Hilaire.	
2 *Dim.*	14	s. Félix de N.	
lundi	15	s. Nom de Jés.	○ Pleine
mardi	16	s. Marcel, p.	Lune
mercredi	17	s. Antoine.	le 15 à 1 h.
jeudi	18	Ch. s. P. à R.	28 m. du s.
vendredi	19	s. Omer, év.	
samedi	20	s. Sébastien.	
3 *Dim.*	21	ste. Agnès, v.	☾ Dern.
lundi	22	s. Vincent, m.	quart.
mardi	23	ste. Emérent.	le 21 à 8 h.
mercredi	24	s. Babylas, év.	17 min. du
jeudi	25	Conv. s. Paul.	soir.
vendredi	26	s. Policarpe.	
samedi	27	s. Jean Chry.	
4 *Dim.*	28	s. Charlemag.	● Nouv.
lundi	29	s. François.	Lune
mardi	30	ste. Martine.	le 29 à 9 h.
mercredi	31	s. Pierre Nol.	0 min. du
			matin.

FÉVRIER.

Jours.	*j. m.*	*Noms des Saints.*	*P. de la L.*
jeudi	1	s. Ignace.	
vendredi	2	PURIFICAT.	
samedi	3	s. Blaise, év.	
5 *Dim.*	4	s. Andréde C.	
lundi	5	s.te Agathe, v.	
mardi	6	ste. Dorothée.	☽ Prem. quart.
mercredi	7	s. Romuald.	le 6 à 1 h.
jeudi	8	s. Jean de M	38 min. du
vendredi	9	s.te Apoline.	matin.
samedi	10	s. Policarpe.	
Dim.	11	*Septuagésime.*	
lundi	12	s.te Eulalie, v.	
mardi	13	ste. Benigne.	○ Pleine
mercredi	14	s. Valentin.	Lune
jeudi	15	s. Faustin.	le 13 à 0 h.
vendredi	16	ste. Julienne.	18 min. du
samedi	17	s. Donat.	soir.
Dim.	18	*Sexagésime.*	
lundi	19	s.te Ernestine.	
mardi	20	s. Eleuthère.	☾ Dern.
mercredi	21	s. Pépin, roi.	quart.
jeudi	22	Ch. s. P. à An.	le 20 à 3 h.
vendredi	23	s. Milburge.	50 m. dum
samedi	24	s. Prétextat.	
Dim.	25	*Quinquagésime*	
lundi	26	s. Hector.	
mardi	27	s. Léandre, év.	● Nouv.
mercredi	28	*Les Cendres.*	Lune
jeudi	29	s. Romain.	le 28 à 3 h.
			40 min. du
			matin.

MARS.

Jours.	*j. m.*	*Noms des Saints.*	*P. de la L.*
vendredi	1	s. Aubin, év.	
samedi	2	s. Charles.	
1 *Dim.*	3	*Quadragésime.*	
lundi	4	s. Casimir.	
mardi	5	s. Phocas, m.	
mercredi	6	ste Colette, V.	
jeudi	7	s. Thomas.	Prem.
vendredi	8	s. Jean de T.	quart.
samedi	9	s.te Franç. de T.	le 7 à 4 h.
2 *Dim.*	10	*Reminiscere.*	3 m. du m.
lundi	11	s. Firmin, ab.	
mardi	12	s. Grégoire.	
mercredi	13	s.te Euphrosin.	Pleine
jeudi	14	s.te Mectilde.	Lune
vendredi	15	s. Longin.	le 13 à 9 h.
samedi	16	s. Abraham.	56 min. du
3 *Dim.*	17	*Oculi.*	soir.
lundi	18	s. Gabriel, ar.	
mardi	19	s. Joseph.	
mercredi	20	s. Joachim.	Dern.
jeudi	21	s. Benoit, abbé	quart.
vendredi	22	ste. Cath. de S.	le 20 à 5 h.
samedi	23	s. Victorien.	50 min. du
4 *Dim.*	24	*Lætare.*	soir.
lundi	25	*Annonciation.*	
mardi	26	s. Braulio	
mercredi	27	s. Isaac, rel.	Nouv.
jeudi	28	s. Gontran.	Lune
vendredi	29	s. Eustase, ab.	le 28 à 9 h.
samedi	30	s. Amédée.	36 min. du
5 *Dim.*	31	*La Passion.*	soir.

AVRIL.

Jours.	*j. m.*	*Noms des Saints.*	*P. de la L.*
lundi	1	s. Hugues, év.	
mardi	2	s. Franç. de P.	
mercredi	3	s. Richard, év.	
jeudi	4	s. Isidore.	
vendredi	5	s. Vincent.	☽ Prem. quart.
samedi	6	s. Célestin.	le 5 à 4 h.
6. *Dim.*	7	*Les Rameaux.*	3a m. du s.
lundi	8	N. D. des 7 D.	
mardi	9	s. Waltrude.	
mercredi	10	s. Pernet.	
jeudi	11	*La S.te Cène.*	
vendredi	12	Mort de N.-S.	☉ Pleine Lune
samedi	13	s. Herménég.	le 12 à 6 h.
Dim.	14	PAQUES.	5a min. du
lundi	15	*Pâques.*	matin.
mardi	16	s. Druon.	
mercredi	17	s. Anicet, p.	
jeudi	18	s.te Aye.	
vendredi	19	s. Théodore	☾ Dern. quart.
samedi	20	s. Sulpice, év.	le 19 à 9 h.
1 *Dim.*	21	*Quasimodo.*	48 min. du
lundi	22	s.te Opportune	matin.
mardi	23	s. Georges.	
mercredi	24	s. Fidèle.	
jeudi	25	s. Marc, *vig.*	
vendredi	26	ss. Clet et Mar.	
samedi	27	s. Antime.	☌ Nouv. Lune
2 *Dim.*	28	s. Vital, mart.	le 27 à 1 h.
lundi	29	s. Pierre, mar.	40 min. du
mardi	30	ste. Cath. de S.	soir.

MAI

Jours.	*j. m.*	*Noms des Saints.*	*P. de la L.*
mercredi	1	s. Philippe.	
jeudi	2	s. Athanase.	
vendredi	3	Inv. ste. Croix	
samedi	4	s.te Monique.	
3 *Dim.*	5	s. Maurant.	☽ Prem. quart.
lundi	6	s. JEAN P. L.	le 5 à 0 h.
mardi	7	s. Stanislas.	18 min. du
mercredi	8	Apparit. s.M.	matin.
jeudi	9	Tr. de s. Nic.	
vendredi	10	s. Antonin.	
samedi	11	s. Gengoult.	○ Pleine Lune
4 *Dim.*	12	s. Nérée.	le 11 à 5 h.
lundi	13	s. Servais v. j.	27 min. du
mardi	14	s. Boniface, p.	soir.
mercredi	15	s.te Denise.	
jeudi	16	s. Honoré, év.	
vendredi	17	ste. Rest. *v*	
samedi	18	s. Venant.	
5 *Dim.*	19	s. Yves.	☾ Dern. quart.
lundi	20	*Rogations*	le 19 à 8 h.
mardi	21	s.te Isbergue.	44 m. du m.
mercredi	22	ste. Julie.	
jeudi	23	ASCENSION	
vendred	24	s.te Jeanne.	
samedi	25	s. Urbain, p.	
6 *Dim.*	26	s. Philippe.	
lundi	27	s. Ferdinand.	● Nouv. Lune
mardi	28	s. Germain.	le 27 à 3 h.
mercredi	29	s. Maximin.	15 min. du
jeudi	30	s. Félix.	matin.
vendredi	31	ste. Pétronille	

JUIN.

Jours.	*j. m.*	*Noms des Saints*	*P. de la L.*
samedi	1	s. Pamphile.	
Dim.	2	PENTECOT.	
lundi	3	*Pentecôte.*	Prem. quart. le 3 à 5 h. 27 min. du matin.
mardi	4	s. Quirin.	
mercredi	5	s. Robert. 4 T.	
jeudi	6	s. Claude.	
vendredi	7	s. Mériad 4 T.	
samedi	8	s. Médard 4 T	
1 Dim.	9	*La Trinité.*	
lundi	10	ste. Marie Eg.	Pleine Lune le 10 à 1 h. 28 min. du matin.
mardi	11	s. Barnabé.	
mercredi	12	s. Basilide.	
jeudi	13	*Fête-Dieu.*	
vendredi	14	s. Modeste.	
samedi	15	s. Vite, mart.	
2 Dim.	16	ste. Luigarde.	
lundi	17	s. Adolphe	Dern. quart. le 17 à 7 h. 57 min. du soir.
mardi	18	ste. Marine.	
mercredi	19	s. Gervais.	
jeudi	20	*Oct. Fête Dieu.*	
vendredi	21	s. Leutroi.	
samedi	22	s. Paulin.	
3 Dim.	23	s. Liébert *vig.*	
lundi	24	*Nativ. s. J. B.*	
mardi	25	Transl. s. Eloi.	Nouv. Lune le 25 à 8 h. 17 min. du soir.
mercredi	26	s. Jean et s. P.	
jeudi	27	s. Ladislas.	
vendredi	28	s. Léon. *vig.*	
samedi	29	*s. Pierre et s. P.*	
4 Dim.	30	s. Martial.	

JUILLET.

Jours.	*j. m.*	*Noms des Saints*	*P. de la L.*
lundi	1	s. Rombaut.	
mardi	2	Visitat. N. D.	☽ Prem.
mercredi	3	ste. Hyacinth.	quart.
jeudi	4	Tr. s. Martin.	le 2 à 9 h.
vendredi	5	s. Agathon.	37 min. du
samedi	6	ste. Godelive.	matin.
5 *Dim.*	7	s. Willebaud.	
lundi	8	s. Procope.	
mardi	9	ss. Mart. de G.	○ Pleine
mercredi	10	ste. Félicité.	Lune
jeudi	11	Tr. s. Benoit.	le 9 à 0 h.
vendredi	12	s. J. Gualbert.	31 m. du s.
samedi	13	s. Anaclet.	
6 *Dim.*	14	s Bonaventure	
lundi	15	s. Henri, emp.	
mardi	16	N. D. du M. C.	
mercredi	17	s. Alexis, conf.	☾ Dern.
jeudi	18	s. Frédéric.	quart.
vendredi	19	s. Arnould.	le 17 à 0 h.
samedi	20	ste. Marguerit.	55 m. du s.
7 *Dim.*	21	ste. Praxède.	
lundi	22	ste. Marie-M.	● Nouv.
mardi	23	s. Apollinaire.	Lune
mercredi	24	ste. Christine.	le 24 à 11 h.
jeudi	25	s. Jacq. et s. C.	18 min. du
vendredi	26	ste. Anne.	soir
samedi	27	s. Désiré, év.	☽ Prem.
8 *Dim*	28	s. Nazaire.	quart.
lundi	29	ste. Marthe.	le 31 à 2 h.
mardi	30	s. Abdon.	34 min. du
mercredi	31	s. Ignace de L.	soir.

AOUT.

Jours.	*j. m.*	*Noms des Saints*	*P. de la L.*
jeudi	1	s. Pierre ès l.	
vendredi	2	N. D. des An.	
samedi	3	Inv. s. Etienne	
9 *Dim.*	4	s. Dominique.	
lundi	5	ste. M. aux N.	
mardi	6	Transfi. N. S.	
mercredi	7	s. Cajétan.	
jeudi	8	s. Cyriaque.	Pleine Lune le 8 à 1 h. 28 min. du matin.
vendredi	9	s. Romain.	
samedi	10	s. Laurent.	
10 *Dim.*	11	ste. Suzanne.	
lundi	12	ste. Claire.	
mardi	13	s. Hypolite.	
mercredi	14	s. Eusèbe, *v. j.*	
jeudi	15	ASSOMPTION	
vendredi	16	s. Roch.	Dern. quart. le 16 à 5 h. 7 min. du matin.
samedi	17	s. Carloman.	
11 *Dim.*	18	ste. Hélène.	
lundi	19	s. Brice.	
mardi	20	s. Bernard.	
mercredi	21	s. Alberic.	
jeudi	22	s. Symphorien	Nouv. Lune le 23 à 7 h. 11 min. du matin.
vendredi	23	s. Philippe.	
samedi	24	s. Barthélémi.	
12 *Dim.*	25	s. LOUIS, ROI.	
lundi	26	s. Zéphirin.	
mardi	27	s. Césaire.	
mercredi	28	s. Augustin.	Prem. quart. le 29 à 9 h. 52 min. du soir.
jeudi	29	Décol. s. J. B.	
vendredi	30	ste. Rose.	
samedi	31	s. Raymond.	

SEPTEMBRE.

Jours.	*J. m.*	*Noms des Saints*	*P. de la L.*
13 *Dim.*	1	s. Gilles, abb.	
lundi	2	s. Lazare, roi.	
mardi	3	ste. Euphémie.	
mercredi	4	ste. Rosalie.	
jeudi	5	s. Bertin.	
vendredi	6	s. Eugène.	● Pleine Lune le 6 à 4 h. 31 min. du soir.
samedi	7	ste. Reine.	
14 *Dim.*	8	*Nativité N. D.*	
lundi	9	s. Omer, év.	
mardi	10	s. Nicolas Tol.	
mercredi	11	ste. Vindiciane	
jeudi	12	s. Silvin.	
vendredi	13	s. Aimé.	
samedi	14	Exalt. ste. Cr.	☾ Dern. quart. le 14 à 7 h. 58 min. du soir.
15 *Dim.*	15	s. Nicomède.	
lundi	16	s. Cornil.	
mardi	17	s. Lambert.	
mercredi	18	ste. Sophie 4 T.	
jeudi	19	s. Janvier, év.	
vendredi	20	s. Eustac. 4 T.	
samedi	21	s. Matthieu 4 T.	● Nouv. Lune le 21 à 3 h. 1 min. du soir.
16 *Dim.*	22	s. Maurice.	
lundi	23	s. Lin, p.	
mardi	24	N. D. de la M.	
mercredi	25	s. Firmin, év.	
jeudi	26	ste. Justine.	
vendredi	27	s. Côme et s. D.	
samedi	28	s. Privat.	☽ Prem. quart. le 28 à 8 h. 35 min. du matin.
17 *Dim.*	29	s. Michel arc.	
lundi	30	s. Jérôme.	

OCTOBRE.

Jours.	*j m.*	*Noms des Saints*	*P. de la L.*
mardi	1	s. Remi et s. P.	
mercredi	2	ss. Anges gar.	
jeudi	3	s. Gérard.	
vendredi	4	s. Franç. d'A.	
samedi	5	s. Placide.	
18 *Dim.*	6	s. Bruno.	
lundi	7	s. Marc, pape	Pleine Lune le 6 à 9 h. 29 min. du matin.
mardi	8	ste. Brigitte.	
mercredi	9	s. Ghislain.	
jeudi	10	s. Franç. de B.	
vendredi	11	s. Germain.	
samedi	12	s. Evagre.	
19 *Dim.*	13	s. Edouard, r.	
lundi	14	s. Calixte, p.	Dern. quart. le 14 à 8 h. 45 min. du matin
mardi	15	ste. Thérèse.	
mercredi	16	s. Donatien.	
jeudi	17	ste. Hedwige.	
vendredi	18	s. Luc, évang.	
samedi	19	s. Pierre d'Alc.	
20 *Dim.*	20	s. Caprais.	
lundi	21	ste. Ursule.	Nouv. Lune le 21 à 0 h. 6 min. du matin.
mardi	22	s. Sévere.	
mercredi	23	s. Séverin.	
jeudi	24	s. Magloire.	
vendredi	25	s. Crépin, s. C.	
samedi	26	s. Evariste.	
21. *Dim.*	27	s. Florent.	Prem. quart. le 27 à 11 h. 9 min. du soir.
lundi	28	s. Simon et s. J.	
mardi	29	s. Narcisse.	
mercredi	30	s. Lucain.	
jeudi	31	s. Quentin. *v.-j.*	

NOVEMBRE.

Jours.	j. m.	Noms des Saints	P. de la L.
vendredi	1	TOUSSAINT.	
samedi	2	*Les Trépassés.*	
22 *Dim.*	3	s. Hubert.	
lundi	4	s. Charles B.	
mardi	5	ste. Berthilde	Pleine Lune le 5 à 3 h. 26 min. du matin.
mercredi	6	s. Léonard.	
jeudi	7	s. Ernest.	
vendredi	8	Les 4 Couron.	
samedi	9	s. Denis.	
23 *Dim.*	10	s. Juste.	
lundi	11	s. Martin, év.	
mardi	12	s. Liévin	
mercredi	13	s. Homobon.	Dern. quart. le 12 a 7 h. 19 min. du soir.
jeudi	14	s. Clémentin.	
vendredi	15	s. Eugène.	
samedi	16	s. Edmond.	
24 *Dim.*	17	s. Agnan.	
lundi	18	s. Odon.	
mardi	19	ste. Elisabeth	Nouv. Lune le 19 à 10 h. 27 min. du matin.
mercredi	20	s. Félix de V.	
jeudi	21	Présent. N. D.	
vendredi	22	ste. Cécile.	
samedi	23	s. Clément.	
25 *Dim.*	24	s. Florimond.	
lundi	25	ste. Catherine	
mardi	26	s. Pierre Alex.	Prem. quart. le 26 a 5 h. 15 min. du soir.
mercredi	27	s. Achaire, év.	
jeudi	28	s. Jacques.	
vendredi	29	s. Saturnin. *vig.*	
samedi	30	s. André.	

DÉCEMBRE.

Jours.	*j. m.*	*Noms des Saints*	*P. de la L.*
1 *Dim.*	1	[illegible]*vent.*	
lundi	2	ste. Bibiane.	
mardi	3	s. Franç. Xav.	
mercredi	4	s.te Barbe.	(5) Pleine Lune
jeudi	5	s. Sabas.	le 4 à 9 h.
vendredi	6	s. Nicolas.	1 min. du
samedi	7	s. Ambroise.	soir.
2 *Dim.*	8	*Concep. N. D.*	
lundi	9	ste. Léocadie.	
mardi	10	ste. Melchiad.	
mercredi	11	s. Damase.	
jeudi	12	ste. Constance	Dern.
vendredi	13	ste Luce.	☾ quart.
samedi	14	s. Nicaise, év.	le 12 à 4 h.
3 *Dim.*	15	s. Eusèbe.	2 min. du
lundi	16	s. Evrard.	matin.
mardi	17	ste Gertrude.	
mercredi	18	ste. Adel. 4T.	● Nouv.
jeudi	19	s. Timoléon.	Lune
vendredi	20	s. Philog. 4 T.	le 18 à 10 h.
samedi	21	s. Thomas. 4T	45 m. dus.
4 *Dim.*	22	s. Flavien.	
lundi	23	ste. Vict. *v.-j.*	
mardi	24	ste. Natalie.	
mercredi	25	NOEL.	
jeudi	26	*s. Etienne.*	☽ Prem.
vendredi	27	s. Jean, évan.	quart.
samedi	28	Les ss. Innoc.	le 26 à 2 h.
5 *Dim.*	29	s. Thomas C.	2 min. du
lundi	30	s. Sabin.	soir.
mardi	31	s. Sylvestre.	

LA CASCADE.

LA la si ut la la ré.... Ah, Madame la Nouveauté, il y a long-temps que je vous cherche sans pouvoir vous trouver.

LA NOUVEAUTÉ.

Vous n'êtes pas le seul. Et qui êtes-vous?

LA CASCADE.

Grand Maître de musique, grand Compositeur d'Opera; & je me nomme Monsieur de la Cascade.